

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Finsterau

Andrea Maria Schenkel

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANDREA MARIA SCHENKEL

Finsterau

roman traduit de l'allemand
par Stéphanie Lux



actes noirs
ACTES SUD

1947 à Finsterau, un petit village de Bavière. La jeune Afra et son fils de deux ans trouvent une mort sanglante dans le salon de la maison de ses parents, Johann et Theres Zauner, surnommés les “sans-terre” en raison de leur extrême pauvreté. Afra était retournée vivre dans sa misère natale en 1944 après avoir perdu son emploi en ville. Ses parents, très croyants, étaient devenus la honte du village quand elle avait donné naissance au “bâtard” d’un Français en 1945. Son père avait alors fait de sa vie un enfer ; querelles permanentes entre elle et lui, plaintes incessantes à propos du petit Albert. Ces faits connus de tous ainsi que d’autres éléments troublants amènent Johann à se retrouver accusé des meurtres d’Afra et de son petit-fils. Condamné à une peine de dix ans, il sera ensuite interné au vu de son état psychologique très perturbé. L’affaire Zauner est close.

Pourtant un soir, dix-huit ans après les faits, un aubergiste se voit confier par un client ivre que le meurtrier court toujours. Il informe alors le procureur de l’époque, qui rouvre l’enquête.

Cold Case à la bavaroise, *Finsterau* superpose deux enquêtes, celle de la police qui entend les témoins, et celle de la romancière qui les écoute. Le commissaire et l’écrivain ne cherchent-ils pas, tous deux, à saisir la vérité des caractères ?

ANDREA MARIA SCHENKEL

*Andrea Maria Schenkel vit avec sa famille près de Ratisbonne en Bavière.
Tous ses romans ont paru dans la collection “Actes noirs”.*

DU MÊME AUTEUR

LA FERME DU CRIME, Actes Sud, 2008 ; Babel noir no 25.
UN TUEUR À MUNICH, Actes Sud, 2009 ; Babel noir no 129.
BUNKER, Actes Sud, 2010.

[Où trouver les titres de cet auteur ?](#)

Photographie de couverture : © Amelie Anke Merzbach

Titre original :

Finsterau

Éditeur original :

Hoffmann und Campe Verlag, Hambourg

© Andrea Maria Schenkel, 2012

© ACTES SUD, 2015

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-04755-9

ANDREA MARIA SCHENKEL

Finsterau

roman traduit de l'allemand
par Stéphanie Lux

ACTES SUD

HERMANN MÜLLER

Roswitha Haimerl attendait là, le manteau boutonné jusqu'en haut, le sac à main sous le bras.

— Bon ben j'y vais, Hermann. J'ai rangé la salle et j'ai mis les chaises sur les tables, sauf pour celle du fond. Y a un pauvre diable qui s'y est installé, tu devras le mettre dehors toi-même. Il a déjà réglé.

— Oh là, du calme. C'est pas parce qu'il a l'air d'un clochard que c'en est un. Mais c'est bon, tu peux y aller. Demain, on va avoir pas mal de boulot, avec les habitués.

L'aubergiste était en train de rincer les derniers verres, qu'il mit à sécher sur l'égouttoir à côté de l'évier, avant de s'essuyer les mains dans son torchon de vaisselle.

— D'ailleurs, avant que j'oublie : tu pourrais venir un peu plus tôt demain ?

— Je m'arrangerai. Bon, ben à demain.

Hermann Müller raccompagna Roswitha Haimerl jusqu'à la porte.

— Bonne nuit, et fais gaffe que personne ne t'embarque.

— T'inquiète pas, Hermann, si quelqu'un m'embarque, il me ramènera au plus tard au lever du jour. Allez, salut, et débarrasse-toi de ce vagabond.

Roswitha Haimerl sortit dans un éclat de rire, et le patron referma derrière elle. Il laissa la clé sur la porte, et se dirigea vers la table du fond.

Le client était affalé sur la table, une main sous la tête, l'autre tenant un verre de bière à moitié plein. Le patron prit le verre et le posa hors de portée de l'homme endormi. Puis il posa la main sur son épaule et entreprit de le réveiller.

— On ferme. C'est fini pour aujourd'hui. Tu m'entends ?

L'homme se redressa, l'air hébété.

— C'est bon, c'est bon, je m'en vais.

— Tu veux que j'aille te chercher un taxi, ou tu peux rentrer chez toi à pied ?

L'étranger essaya de se lever, glissa, retomba assis sur sa chaise.

— Lâche-moi ! Je vais y aller, ôte tes pattes de là.

— Du calme. Tu as besoin d'aide ?

— Je n'ai besoin de l'aide de personne, personne ! Les deux mains sur la table, il essaya à nouveau de se relever. Son trousseau de clés tomba sur le sol.

Hermann Müller se pencha pour le ramasser.

— Tu sais quoi ? Je vais aller te chercher un taxi. Je ne te laisserai pas prendre ta voiture, mon vieux. Sinon tu vas encore te faire arrêter par la police et c'est moi qui aurai les emmerdes.

— La police, ne me fais pas rire ! Le client eut un rictus. Ça leur est parfaitement égal. Quand un type est saoul, ils interviennent, ils l'arrêtent, ces messieurs de la police, mais tu peux tuer quelqu'un, ils s'en foutent. Ils s'en foutent complètement, crois-moi.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Qui se fout de quoi ?

Malgré son ivresse, le client avait finalement réussi à se lever et, titubant un peu, il se pencha vers le patron jusqu'à ce que son visage soit tout près du sien.

— Les flics laissent courir les meurtriers, je te le dis. Son index venait frapper le torse du patron. Je suis au courant d'un meurtre. Ça s'est passé deux ans après la fin de la guerre, et personne ne veut en entendre parler. Mais moi je suis au courant, et je ne me tairai pas. Je sais qui a fait le coup et pourquoi. Mais ils ne veulent rien savoir.

— Ça m'étonnerait que la police ne veuille rien savoir.

— Les flics ? Ils ne veulent pas en entendre parler, ils s'en foutent complètement ! Ils n'ont pas bien cherché, ces messieurs de la police. Il mit un doigt devant sa bouche. Chut ! Pas un mot ! Tais-toi, je sais tout.

Et il se laissa retomber sur sa chaise.

— C'est comme avec les trois singes : on ne voit rien, on n'entend rien, on ne dit rien. Ces messieurs préfèrent piétiner plutôt que d'impliquer leurs collègues étrangers. Plutôt la fermer que de passer un coup de fil en France. Surtout ne pas montrer son point faible.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Pourquoi la police préférerait ne rien faire plutôt que d'enquêter à l'étranger ?

Mais le patron n'obtint pas de réponse : affalé sur la table, l'homme s'était rendormi. Hermann Müller essaya de le réveiller, sans résultat ; alors il éteignit les lumières, ferma la salle à clé et monta dans son appartement, qui se trouvait juste au-dessus de l'auberge, en emportant la caisse.

Le lendemain matin, l'homme avait disparu. Il était parti pendant la nuit, par une des fenêtres de la salle. Son portefeuille gisait sous la table.

En préparant la salle pour cette nouvelle journée, Roswitha Haimerl y trouva, outre quelques reçus et un billet de vingt marks, une vieille coupure de journal jaunie. Curieuse, elle la déplia.

— Hermann, viens voir. Lui, là, il ne te dit rien ? Ce ne serait pas le procureur Augustin ? Elle tendit l'article de journal à son patron. Regarde, il était encore tout jeune.

L'aubergiste tendit la main pour prendre l'article.

— Fais voir.

Il le considéra un instant, puis il le replia et le rangea dans son portefeuille.

— Tu sais quoi, Roswitha, je le montrerai à Augustin quand il viendra prendre sa bière du matin. Ça risque d'être drôle, je suis curieux de voir ce qu'il va dire. Surtout si je lui répète ce que le vagabond m'a raconté hier soir.

AFRA

Les volets sont restés entrouverts toute la nuit, la moiteur de la journée disparaît et l'air frais du matin envahit la chambre. L'air frais et un moustique dont le bourdonnement la réveille. Les yeux encore fermés, allongée sur son lit, Afra tend l'oreille. Le bruit s'amplifie lorsque l'insecte s'approche, faiblit lorsqu'il s'éloigne. Parfois, il passe si près de son visage qu'elle sent un léger souffle sur sa peau. Afra attend, immobile. Le bourdonnement s'intensifie, puis s'interrompt. Elle sent le moustique sur sa joue, reste immobile encore un instant, puis le frappe du plat de la main. Le petit corps gorgé de sang du moustique éclate, elle sent la substance poisseuse sur ses doigts et sur sa joue.

Afra ouvre les yeux. Avec une moue de dégoût, elle s'essuie la main sur le drap de lin. La chambre est grise. Les quelques meubles dessinent des taches sombres sur les murs. L'aube va poindre, il est temps de se lever. Elle repousse sa couverture et, sentant le sol froid sous ses pieds nus, elle reste assise un instant au bord de son lit à regarder Albert qui dort dans son lit d'enfant. Le petit lui est à la fois proche et étranger. Il est sa chair et son sang, il est donc logique qu'elle l'aime, mais il lui arrive, quand elle est assise sur son lit comme maintenant, de souhaiter qu'il ne soit pas là, sa vie en serait plus facile. Elle a immédiatement honte d'avoir ce genre de pensée, c'est un péché, c'est injuste car le petit n'y peut rien, et il y a aussi de beaux moments, dont elle ne voudrait pas être privée. Mais elle n'arrive pas à chasser cette pensée qui la tourmente et finit toujours par revenir. Il y a quelques rares journées où elle n'y pense pas du tout, comme hier, par exemple. Les parents sont allés très tôt à la messe, puis voir de la famille. Afra et le petit sont restés seuls à la maison. L'angoisse qui pèse sur elle d'ordinaire l'avait épargnée toute la journée. Pour éviter d'accompagner ses parents, elle avait invoqué la lessive de blanc à faire, et malgré le dur travail que cela représentait, ç'avait été le plus beau dimanche depuis longtemps. Elle s'était levée à quatre heures du matin, avait pris son petit-déjeuner, puis était sortie dans la cour. Bien avant que le reste de la maisonnée se réveille, elle s'était installée devant l'abreuvoir et s'était mise à frotter un à un les linges mis à tremper dans la soude la veille au soir. Lorsqu'elle était venue mettre sur le feu le gros chaudron rempli de linge et d'eau savonneuse, le père et la mère étaient en train de se

préparer pour aller à la messe. Une fois les parents partis, elle avait réveillé et habillé Albert, et s'était activée dans la maison tout en remuant de temps en temps, avec une grande cuillère en bois, le linge qu'elle avait mis à bouillir. Le petit courait dans tous les sens, et elle avait eu peur que dans un moment d'inattention il puisse renverser la lessive et s'ébouillanter. Elle avait donc fini par le prendre sur ses genoux, et ils avaient chanté ensemble la comptine de la petite sorcière et de ses tâches ménagères¹. Ils l'avaient chantée encore et encore, jusqu'à ce qu'il soit temps de sortir le linge et de le frotter une nouvelle fois sur la planche à laver dans la cour. Albert l'avait aidée comme il pouvait. Il avait porté les petites pièces de linge jusqu'à l'abreuvoir pour les y rincer à l'eau froide du puits, jusqu'à ce qu'il soit trempé de la tête aux pieds et que ses mains soient bleues de froid. Afra lui avait ôté ses vêtements mouillés, l'avait séché et assis sur le banc devant la maison, au soleil, avec un quignon de pain. Lorsqu'elle avait enfin fini d'essorer le linge et l'avait étendu sur l'herbe pour le blanchir, elle s'était assise au soleil elle aussi et avait regardé le garçonnet qui essayait de chasser les oies du voisin avec une baguette, pour les empêcher de marcher sur le linge étendu. De temps à autre, elle s'était levée pour arroser le linge et, le soir, elle avait remis le tout dans sa bassine pour l'étendre le lendemain matin.

Alors qu'elle était en train de tout ranger et se préparait à rentrer avec le petit, deux compagnons étaient passés devant la ferme et lui avaient demandé si elle savait où ils pourraient passer la nuit. L'un des deux lui rappelait un peu le père d'Albert, moins physiquement que par la façon qu'il avait de la regarder, avec un sourire. Elle avait échangé quelques paroles avec eux avant de les envoyer chez le voisin. Puis elle était rentrée avec le petit pour préparer le repas du soir. Albert s'était endormi sur le canapé tandis qu'elle cuisinait, et elle l'avait porté dans la chambre sans le réveiller.

Afra prend une profonde inspiration. Pourquoi toutes ses journées ne peuvent-elles pas être aussi insouciantes que celle d'hier ? Puis elle se lève, s'habille sans faire de bruit pour ne pas réveiller Albert et va dans la cuisine.

Dehors, le jour commence enfin à se lever. Elle hésite à allumer la lumière dans la cuisine. La main sur l'interrupteur, elle se ravise et avance dans la pénombre jusqu'à la petite réserve à côté de la cuisinière. Elle prend des allumettes, du papier, du petit bois et une bûche, et allume le fourneau. Elle prend l'écuelle en bois sur l'étagère et va dans le garde-manger. La jarre de lait est posée sur le rebord de la fenêtre. Afra puise le lait caillé dans le récipient en terre cuite et en remplit l'écuelle à ras bord. Elle retourne dans la cuisine à petits pas, s'efforçant de ne rien renverser. Elle pose l'écuelle sur la table, avec

quelques morceaux de pain à tremper. Afra prend une cuillère dans le tiroir de la table et la pose à côté de l'écuelle. Elle s'assoit, elle attend. Les voix des autres lui parviennent doucement du dehors. Le père ou la mère vont ouvrir la porte de la cuisine d'une minute à l'autre. Elle sait à quoi s'attendre. La mère lui reprochera une fois encore de ne pas être allée à l'église hier, même pas aux vêpres, elle se plaindra d'avoir eu honte devant la famille et tous les habitants du village. Le père lui dira de s'asseoir convenablement et l'exhortera à dire la prière du matin avec lui.

Elle se sentira mal, comme toujours ; depuis toute petite ils lui donnaient le sentiment de mal faire, de toujours être au mauvais endroit au mauvais moment. Aux yeux de ses parents, elle ne fait jamais rien comme il faut. Elle sait combien c'est dur pour sa mère qu'elle ne prie pas ou n'aille pas à la messe. Mais elle ne veut pas le faire, elle ne le fera pas. Pourquoi donc le ferait-elle ? Devrait-elle être reconnaissante de devoir se battre chaque jour pour les choses les plus simples ? Quel est ce Dieu qui lui impose pareille vie ? Elle déteste cette pauvreté, cette promiscuité. Mais ce qui lui répugne le plus, c'est cette soumission absolue à l'autorité dont font preuve ses parents. Tous ces "Mais que vont dire les gens, ma petite ? Tu ne crois pas que tu nous as déjà suffisamment fait honte ? Tu ne peux pas suivre le droit chemin ?"

Elle repousse l'écuelle dans un geste de colère, sans se préoccuper du lait qui coule sur la table, et se lève.

C'est à ce moment que le père entre dans la cuisine. Afra le bouscule pour sortir, sans le regarder ni lui dire bonjour.

— Où est-ce que tu vas ? On ne dit plus bonjour dans cette maison ? On est encore des gens convenables, ici ! lui lance-t-il.

Afra répond à voix basse, sans se retourner :

— Lâche-moi les basques, vieil imbécile.

JOHANN

Ils ne l'avaient pas relâché. Il aurait dû s'en douter, ça s'était passé comme la dernière fois. Il s'était toujours efforcé de mener une vie pieuse et intègre. Mais exactement comme la dernière fois, ils l'avaient emmené, et ils ne l'avaient pas relâché.

Le gamin avait toujours été dans ses jambes, toujours dans le chemin. Et elle, elle l'avait mal élevé. Ce n'était pas bien de la part d'Afra. Non, vraiment pas bien.

Il faisait les cent pas dans sa cellule, il n'arrivait pas à s'asseoir. Il n'arrivait pas non plus à penser clairement.

Chaque jour, prenez votre croix et suivez-moi. La seule différence, c'était la raison de son incarcération. La dernière fois, c'était parce qu'il avait refusé d'abjurer ses croyances. Il n'avait pas trahi Dieu.

“Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort... Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort...”

Qu'est-ce qui venait après ? Il ne s'en souvenait plus.

Il y avait tant de choses dont il ne se souvenait plus. C'était vraiment agaçant, pourquoi est-ce que ça disparaissait tout à coup ? Il commençait à oublier où il avait mis certains objets, ou se retrouvait quelque part sans savoir ce qu'il y faisait ni où il était. Alors il s'asseyait et attendait que ça lui revienne. Peut-être qu'ils avaient raison, que c'était lui le coupable, mais il n'était quand même pas fou. Il se leva et se remit à faire les cent pas dans sa cellule.

La dernière fois, ils l'avaient gardé huit semaines, et puis ils avaient fini par le relâcher. Il n'avait pas abjuré sa foi. Depuis le jour où il avait prononcé ses vœux, il lui était resté fidèle. Il s'en souvenait très bien, il n'avait pas perdu la mémoire, est-ce que ce n'était pas suffisant, comme preuve ? Tout était parfaitement clair, dans les moindres détails, comme si ça s'était passé hier. Il était entré dans le Tiers-Ordre avant la Première Guerre mondiale. Il était encore tout jeune homme à l'époque, et il s'était juré de mener une vie pieuse. En signe d'appartenance à l'ordre, il portait depuis une corde autour du ventre. Il avait épousé Theres pendant la dernière année de la guerre. Ses frères étaient tous tombés au combat, son père et sa mère morts depuis longtemps. Elle n'avait plus personne, et de son côté, il était temps qu'il se cherche une épouse. L'amour vient avec le mariage. Depuis ce jour, ils ont traversé la vie ensemble. Elle n'avait rien d'une beauté, elle était petite, avait toujours été trop maigre, mais elle était

croayante et se contentait de peu. Avant que naisse Afra, elle avait donné la vie à quatre enfants, mais aucun n'avait vécu plus de deux jours, l'un d'eux était mort avant terme, un autre pendant l'accouchement. Il s'était dit qu'ils avaient peut-être eu tort de se marier ensemble, puisqu'ils avaient tout de même un lien de parenté – même s'il était assez éloigné. Tous deux avaient déjà cessé de croire que Dieu leur donnerait un enfant lorsque Afra était venue au monde. Mais dès son premier jour, on aurait dit que le Seigneur leur envoyait une épreuve. Afra était têtue, elle mentait même lorsqu'il la prenait en flagrant délit. Elle ne lui causait que des soucis. Elle avait commencé très tôt à fréquenter les garçons du village. Il la battait, il voulait la forcer à rentrer dans le droit chemin. Mais ça ne lui faisait rien, elle se contentait de s'ébrouer comme un chien mouillé, et il soupçonnait Theres de la consoler dès qu'il avait le dos tourné. Afra avait quitté la maison dès la fin de sa scolarité. Elle ne revenait que rarement, et ne restait jamais longtemps. Il n'aurait pas été possible qu'elle reste, de toute façon. Ils avaient à peine de quoi vivre. Il travaillait pour les chemins de fer, Theres passait une partie de ses nuits à coudre des bordures et des galons pour les habits du dimanche des paysannes. Il méprisait ce goût du faste, mais les clientes venaient de partout, et ils avaient besoin du moindre pfennig.

Il continuait à faire les cent pas, incapable de s'arrêter. Il n'arrivait pas à se souvenir du psaume, et ça le rendait furieux. Pourquoi lui échappait-il juste maintenant ? Il était toujours resté dans le droit chemin. Toujours. Toute sa vie. Il avait prié, il avait travaillé, il s'était efforcé d'être un homme bon et d'élever sa fille dans la piété. Il était toujours resté à sa place, une seule fois il s'était rebellé contre ces grands messieurs, et il avait payé. C'était juste après l'arrivée au pouvoir des chemises brunes. Il s'était senti abandonné, même le curé, du haut de sa chaire, caressait cette racaille dans le sens du poil. Mais il avait continué à lire des passages de la Bible tous les soirs avec sa femme et sa fille, et il n'avait pas pu se retenir, il s'était levé pendant la messe et avait contredit le curé. Une seule fois dans sa vie, il s'était levé et avait clairement contredit quelqu'un, il avait fait acte de résistance, devant l'assistance entière. Il avait déclaré qu'aucun bon chrétien ne pouvait se réjouir de ce qui se passait, qu'ils allaient tous les précipiter dans le malheur. Et que M. le curé et l'évêque ne devaient pas tolérer ça.

Ils étaient venus le chercher dès le lendemain. Il se souvenait d'Afra, qui n'était encore qu'une enfant, debout dans l'encadrement de la porte à côté de sa mère. Il pouvait même dire quels vêtements elles portaient ce jour-là. Oui, il se souvenait de Theres passant sa main sur la tête d'Afra tandis qu'elles assistaient, impuissantes, à son

arrestation.

Ils l'avaient emmené et l'avaient interrogé.

Au bout de huit semaines, ils l'avaient finalement relâché. Il avait survécu aux coups, aux railleries, à la faim et à toutes les autres humiliations, car le Seigneur Dieu était avec lui. Avant de le laisser partir, ils lui avaient fait signer un papier qui stipulait qu'il ne parlerait jamais à quiconque de ce qui s'était passé pendant sa détention ; s'il ne respectait pas cet accord, ils reviendraient le chercher, et cette fois ils ne le relâcheraient pas. Il s'y était tenu. Il n'avait jamais parlé de tout ça, à personne. Il n'en avait pas dit un mot. Pas même à sa femme. Il s'était même interdit d'y penser, il avait tout effacé de sa mémoire, tellement il avait peur qu'ils reviennent le chercher. Il était devenu taciturne, il avait appris à ne plus jamais contredire, à ne plus jamais se rebeller.

“Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort...”

Il ne se souvenait pas de la suite. Il pouvait faire tous les efforts qu'il voulait, le texte avait disparu. Comme s'il y avait un grand trou noir dans sa tête, et qu'un moment d'inattention suffisait pour y voir disparaître toutes ses pensées, tous ses souvenirs. Alors il continuait à faire les cent pas, et à lutter contre l'oubli.

AFRA

Il y a trois ans presque jour pour jour, à l'été 1944, Afra était revenue dans la maison de ses parents, ils l'avaient trouvée plantée là devant la porte, avec un vieux vélo et le peu qu'elle possédait. Comme ça, sans prévenir. Pendant des années elle ne s'était pas montrée à la maison, qu'elle avait quittée à quatorze ans, dès qu'elle avait fini l'école. Elle avait d'abord fait les travaux les plus ingrats en cuisine, avant d'être bonne, puis serveuse. Pendant toutes ces années, elle n'était rentrée à la maison que trois ou quatre fois, et était repartie le plus vite possible. Elle n'avait jamais eu le mal du pays, même pas au début, et elle n'avait aucune intention de revenir. Mais elle avait dû quitter sa place précipitamment. Son patron l'avait mise à la porte, il l'avait chassée en la couvrant d'insultes, et elle était partie comme un chien battu.

— Tu peux t'estimer heureuse de t'en tirer à si bon compte ! lui avait-il lancé alors qu'elle partait. Une traînée qui fréquente les STO français ! T'es qu'une sale pute, une salope, je peux pas accepter quelqu'un comme ça chez moi.

On ne lui avait même pas donné tout ce qui lui était dû.

Ça s'était passé le soir où elle avait trouvé la lettre, même si "trouver" n'était pas le bon mot : elle ne pouvait pas ne pas la voir, les gens si respectables du village l'avaient clouée à la porte de sa chambre. Lorsqu'elle avait refermé la porte pour accrocher son tablier au clou, comme chaque soir avant de se coucher, la lettre de menaces lui avait sauté aux yeux. Ils allaient venir la chercher et la pendre au premier arbre venu, elle ferait mieux de foutre le camp d'ici, et vite. Elle faisait honte à toutes les honnêtes Allemandes dont le mari était au front. Elle n'était qu'une traînée, gare à elle s'ils la trouvaient encore ici.

Afra avait arraché la lettre et s'était précipitée dans la salle. Tremblant de colère, elle avait jeté le bout de papier sur le comptoir, l'avait lissé de ses deux mains et le tenait à présent comme si un coup de vent risquait de l'emporter. Elle entendait demander à son patron si elle n'avait pas toujours fait son travail consciencieusement.

— Est-ce que je n'ai pas bossé comme une bête ici ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Mais il ne l'avait pas laissée continuer, il avait rétorqué d'un air mauvais :

— Les gens disent sûrement vrai. Une putain comme toi ferait

mieux de disparaître. Et le plus tôt sera le mieux. Tu m'entends ? C'est mieux pour tout le monde. Je n'ai pas besoin de quelqu'un comme toi ici. À la fin, c'est sur moi que le déshonneur va retomber, ou alors je me ferai arrêter parce que j'ai rien signalé. C'est pas la peine de me regarder comme ça. Je vais te dire une bonne chose, je vais pas risquer mon affaire pour une histoire pareille, et peut-être finir dans un camp de concentration. Faut pas perdre de vue son intérêt personnel, n'oublie jamais ça. Le Français me sera plus utile qu'une bonne femme. J'ai besoin de bras, à la ferme comme à la maison. De gens à qui le travail ne fait pas peur. Je me fous complètement d'où ils viennent, les gens, et le Français, il ne me coûte presque rien. Bon, et maintenant, tu dégages, je ne veux plus te voir ici demain matin.

Sur ce, il avait tourné les talons et l'avait laissée seule dans la salle. Afra était remontée dans sa chambre, elle avait rassemblé ses affaires et était redescendue. Il avait fallu qu'elle exige le salaire qui lui était dû pour que la femme du patron prenne l'argent et le lui jette par terre. Les pièces avaient roulé sur le sol et s'étaient éparpillées dans la salle. Elle s'était mise à quatre pattes pour récupérer les pièces. Le patron avait refusé de lui dire au revoir. Quant à la lettre qu'elle avait laissée pour le Français, ils l'avaient brûlée le soir même. À quoi bon la lui donner ? Quand on amènerait les travailleurs en carriole le lendemain matin, Afra ne serait plus là, c'est tout, et les choses reprendraient leur cours normal. C'était mieux pour tout le monde.

Le chemin lui avait pris trois jours et deux nuits. Elle avait pédalé tant qu'elle pouvait, puis elle avait poussé son vélo, et lorsqu'elle était vraiment à bout de forces, elle faisait une courte halte en lisière de forêt ou devant une fontaine, lorsqu'elle en croisait une. La première nuit, elle avait pris une chambre dans une petite auberge et s'était remise en route dès le lever du soleil. La nuit suivante, elle avait trouvé un endroit où dormir dans le foin. Et puis, en fin d'après-midi, Finsterau était apparu. La maison de ses parents était encore plus petite et plus misérable que dans son souvenir. Deux pièces aussi minuscules l'une que l'autre, une cuisine, et le garde-manger. Les fenêtres juste bonnes à laisser entrer les courants d'air, une odeur d'humidité et de moisi même en été. L'eau, il fallait aller la chercher à la pompe dans la cour, et les toilettes étaient juste à côté du tas de fumier. Le canal n'avait pas encore été aménagé jusqu'aux dernières maisons du village, et même si ça avait été le cas, les parents n'auraient pas eu les moyens, ils ne les avaient déjà pas avant la guerre, lorsque les temps étaient meilleurs, alors encore moins maintenant. Au moins, l'électricité avait été installée au début des années 1920, peu après la naissance d'Afra. La mère en était tellement fière qu'elle passait ses nuits sur sa machine à coudre. C'était un travail futile, mais il leur rapportait de quoi améliorer l'ordinaire, car

le père avait eu un travail modeste toute sa vie, d'abord en tant que journalier, puis ouvrier de la voie publique pour les chemins de fer. Ils avaient toujours eu du mal à joindre les deux bouts. Des sans-terre, quoi. C'est à cette misère qu'elle avait voulu échapper. Elle avait fui la maison, mais elle avait fini par y revenir. Arrivée dans la cour, elle avait regardé autour d'elle. La porte était comme toujours grande ouverte, et juste à côté, il y avait le seau blanc avec la grande louche. Toute petite déjà, c'était à elle de remplir le seau de l'eau fraîche du puits. Rien n'avait changé ici, et rien ne changerait jamais, le temps s'était arrêté.

“Pour les siècles des siècles, amen.”

Alors, comme si elle n'avait jamais quitté la maison, Afra avait pris le seau et s'était dirigée vers le puits.

En avril 1945, la guerre avait fini par toucher cette région du pays, avant de se terminer en mai, et peu de temps après, Albert était venu au monde. Elle ne s'était rendu compte qu'elle était enceinte du Français qu'une fois rentrée à la maison. Pour ses parents très croyants, c'était une honte, un enfant du péché. Comme pour insister sur le fait que cette naissance était illégitime, cet après-midi-là, le ciel bleu avait cédé la place à des nuages d'orage, et c'était comme s'il faisait nuit en plein jour. Sa mère avait placé la bougie noire à la fenêtre et avait entamé une litanie de prières à voix haute contre la tempête, tandis que son petit-fils venait au monde dans la chambre. Afra avait cru que, maintenant que la guerre était finie, le Français allait venir la chercher et l'emmener avec lui. Après tout, elle lui avait dit où elle allait dans sa lettre d'adieu, mais son espoir ne se réalisait pas, et le souvenir qu'elle avait de lui était devenu de plus en plus flou. Si au début elle se souvenait encore des moindres détails, dans sa tête la couleur des images avait passé comme celle de vêtements souvent lavés, avant de se perdre complètement. C'est d'abord son visage qui avait disparu. Un jour, elle s'était trouvée absolument incapable de dire de quelle couleur étaient ses yeux, alors qu'elle s'en souvenait encore récemment. Sa bouche, son nez, tout avait disparu, il ne restait plus qu'une surface claire et vide. Puis elle avait oublié le son de sa voix, sa façon de se tenir, sa démarche, c'était comme s'il avait été complètement effacé. C'est son odeur qui avait tenu le plus longtemps, mais un jour, le souvenir de celle-ci avait lui aussi disparu.

Sans Albert, elle ne lui aurait plus accordé la moindre pensée, un peu comme on oublie le rêve de la nuit avant même de se réveiller. Mais Albert était là, et à la maison la situation devenait chaque jour plus insupportable.

Avant toute chose, je tiens à rappeler que cette affaire s'est passée il y a presque vingt ans, je vous raconte les choses telles que je m'en souviens, je n'ai plus tous les détails en tête. C'est moi qui me suis retrouvé sur les lieux le premier, avec mon collègue Weinzierl.

Schlegler, le voisin, était venu nous trouver au poste en nous disant : "Il est arrivé un accident chez les sans-terre."

Il était incapable de nous dire ce qui s'était passé, parce que le vieux n'arrivait pas à s'exprimer clairement. Il avait seulement compris au milieu de ce charabia qu'il était arrivé quelque chose à Afra et au petit. Le vieux Zauner avait demandé au voisin d'aller chercher les gendarmes, avant de rentrer chez lui.

À l'époque, nous autres gardes champêtres n'avions pas encore de voiture. La guerre venait juste de se terminer. Nous avons fait tout le trajet à vélo. Ce ne serait plus possible aujourd'hui.

Weinzierl était stagiaire, ça ne faisait que quelques mois qu'il était chez nous. Je me suis dit que j'allais l'emmener, il pouvait apprendre quelque chose et se familiariser avec la région et les gens d'ici. Nous sommes donc partis tous les deux à vélo.

Dehors, tout avait l'air normal. Le linge séchait à côté de la maison. Je m'en souviens, parce que le temps avait été orageux toute la matinée, j'étais étonné que personne n'ait rentré le linge.

Dès que nous sommes entrés dans la cuisine, le vieux Zauner m'a paru suspect. Il était penché au-dessus d'une bassine. Il nous avait forcément entendus entrer, mais il n'avait même pas tourné la tête vers la porte. Son corps était décharné, sec, on voyait bien qu'il avait travaillé comme une bête toute sa vie. Il ne portait qu'un pantalon et un maillot de corps. Ses bretelles pendaient sur les jambes de son pantalon. Son maillot de corps était sale, trempé de sueur. Il avait un torchon mouillé dans les mains. Enfin, en nous approchant, nous avons vu qu'il s'agissait de sa chemise. Elle était maculée de sang. Il ne faisait aucun doute pour nous qu'il avait essayé de faire disparaître ces taches. C'était la seule explication possible.

Avec ce que Schlegler nous avait raconté, je m'attendais à voir le vieux complètement bouleversé.

Mais on aurait dit que tout ça ne le regardait pas. Il avait toujours les mains dans l'eau, et n'a arrêté de patauger que

lorsque je lui ai ordonné de s'asseoir. Il a obéi sans dire un mot. Il s'est assis jambes écartées, avec un air buté. Je lui ai pris la chemise des mains. Les yeux dans le vide, il n'a même pas remarqué mon geste. Non, Zauner ne pleurait pas, il n'était pas désespéré. Rien. Assis sur sa chaise, il regardait ses mains, comme si rien ne s'était passé.

Je ne me vois pas en train de laver du linge dans une bassine alors qu'il vient d'arriver malheur à ma fille et à mon petit-fils. Quelqu'un de normal ne ferait jamais ça.

Quand on est garde champêtre, on entend pas mal de choses. Tout le monde nous disait que la famille Zauner, qui vivait dans une petite maison à un bout du village, ne s'entendait pas. Le vieux et Afra étaient comme chien et chat. Lui avait toujours été querelleur et c'était de pire en pire.

La présence du petit lui était une insulte permanente. Bien sûr que c'est une honte d'avoir un enfant naturel. Mais elle n'était pas la première à faire un bâtard, et elle ne serait pas la dernière. Je n'arrive toujours pas à comprendre qu'on puisse se mettre dans une telle fureur à cause de ça.

Afra glisse ses pieds dans les chaussures posées à côté de la porte et sort dans la cour. La bassine de linge blanchi est sur le banc, devant la maison. Elle la saisit à deux mains et l'emporte jusqu'à la pompe. Elle rince une nouvelle fois le linge dans l'abreuvoir. Au contact de l'eau froide, ses mains deviennent toutes rouges et le moindre mouvement lui fait mal. Elle sort les linges de l'eau un par un et les essore tant bien que mal sur le bord de l'abreuvoir en pierre. Puis elle les remet dans la bassine. De temps à autre, elle se redresse, s'essuie les mains sur son tablier et puis les frotte pour réchauffer ses doigts engourdis. Elle regarde vers la porte et voit son père sortir de la maison. Il n'a pas un regard pour elle. Il ne reste plus qu'un drap de lin dans l'eau, elle le rince à grande eau, et lorsqu'elle a fini de l'essorer et le remet dans la bassine, sa mère sort elle aussi et vient à sa rencontre.

— Je dois aller à Einhausen, puis chez les Müller. Tu seras seule avec ton père une bonne partie de la journée. Sans attendre de réponse, elle poursuit : Je ferai en sorte d'être de retour en début d'après-midi. Je viens d'aller voir Albert, il dort encore mais ne va pas tarder à se réveiller. Le père est parti moissonner près du remblai. Ne recommence pas à te disputer avec lui dès que je ne suis pas là, les voisins sont déjà tous au courant de vos querelles, on n'a pas besoin que ça se sache dans tout le village. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, tellement j'étais contrariée. Je veux que ces disputes cessent.

— Ce n'est pas moi qui commence, mère.

— Je me fiche de savoir qui commence, je veux avoir la paix, c'est tout. Sur ce, elle va chercher son vélo, attache son panier sur le porte-bagages, et lance à Afra avant de se mettre en route : Ton père sera de retour dans deux heures. Il faudra que tu lui prépares son casse-croûte, il aura faim quand il rentrera des champs, tâche de ne pas oublier !

Afra, la bassine de linge calée sous le bras, répond comme pour elle-même, une pointe d'amertume dans la voix :

— T'inquiète pas, va, j'oublierai pas.

Afra longe la maison jusqu'à la remise. Elle tend les cordes entre la cloison de bois et le mur de la maison. Elle étend le linge. Lorsqu'elle a terminé, elle met la bassine à sécher contre le mur, ouvre la porte du réduit et fait sortir les poules dans le jardin. Elle les regarde s'égayer vers les arbres fruitiers ou se cacher sous les cassis. Elle aime regarder le jardin de cet endroit. C'est toujours ici qu'elle vient quand elle a un moment. Ce qu'elle préfère, c'est voir les arbres fruitiers en fleur au

printemps, en particulier lorsque le vent fait voler les pétales blancs sur l'herbe, comme des flocons de neige. Petite, elle s'était aménagé une cabane au fond du jardin, sous les buissons. Elle allait y jouer dès qu'elle pouvait s'échapper de la maison. Afra va jusqu'à son ancienne cachette, et croit voir quelque chose briller dans l'herbe. Elle se dit qu'elle a dû se tromper, lorsqu'elle voit un nouveau reflet au bout du jardin : il y a quelque chose dans l'herbe à côté des orties. Arrivée à cet endroit, elle ne voit plus rien. Elle se penche, enroule son tablier autour de sa main et écarte prudemment les orties. Elle découvre alors la petite houe dans l'herbe. Le père est distrait, il l'aura laissée tomber ici, et s'il ne la retrouve pas, il va encore l'accuser elle de l'avoir perdue. Il commence à oublier des choses, ou alors à raconter toujours les mêmes histoires, trois, quatre fois de suite, et certains jours, il a du mal à porter la cuillère à sa bouche sans renverser sa soupe. Si Afra ou la mère lui demandent de ne pas faire de taches partout, il se met en colère et cherche la dispute. Ces derniers temps, un rien lui fait perdre son sang-froid, et ses accès de fureur surprennent et effraient tout le monde. Afra se penche pour ramasser la houe et remonte vers la maison. Les draps de lin pèsent sur les fils, la brise leur donne un mouvement indolent. Un mur de tissu blanc qui se soulève pour retomber aussitôt.

JOHANN

Tout ce dont Johann Zauner se souviendrait, c'est d'Afra étendue sur le canapé, le visage tourné vers le plafond. Elle avait les yeux ouverts, et des morceaux de verre jonchaient le sol. Il avait marché dessus, et le bruit du verre écrasé lui resterait longtemps en mémoire. Ce crissement sous la semelle de ses chaussures. Il se tenait au milieu de la pièce sans comprendre ce qui s'était passé. Il voyait les cheveux d'Afra qui avaient pris une teinte rougeâtre, et le sang qui gouttait lentement sur le canapé. La main tremblante, il avait touché son front, avant de passer tendrement ses doigts sur ses paupières pour les fermer.

C'est alors seulement qu'il avait entendu les gémissements, c'était comme s'ils l'avaient brusquement tiré d'un rêve. Il avait balayé la pièce du regard et fini par trouver le petit couché par terre, à moitié caché par une chaise renversée. Il avait poussé la chaise et pris maladroitement le petit, qu'il avait serré contre son torse. Il le tenait tout contre lui, comme s'il ne portait pas un enfant, mais plutôt un tas de linge, en s'efforçant de ne laisser tomber aucun vêtement.

— N'aie pas peur, ça va aller, ça va aller, répétait-il.

Il ne parlait que pour entendre sa propre voix, qui le rassurait, pour ne pas se sentir seul.

Il était sorti dans la cour en tenant le petit qui gémissait contre son torse. Il s'était dirigé vers la maison du voisin. Il avait déjà parcouru la moitié du chemin lorsqu'il avait remarqué que quelque chose de chaud coulait entre ses doigts et le long de ses bras. Il s'était arrêté et lorsqu'il avait baissé les yeux, il avait vu le sang qui coulait. Il avait fait encore quelques pas avant de repartir dans l'autre direction, de revenir à pas lents vers la maison.

Arrivé dans la cuisine, il avait balayé les morceaux de verre avec son pied, avait éloigné la houe, puis il avait doucement posé le petit sur le plancher à côté du canapé. Il ne voulait pas le mettre à côté de sa mère morte, il n'y avait pas assez de place, il avait peur qu'il tombe et se fasse mal. Et la perspective de toucher Afra une nouvelle fois lui faisait horreur. Il était allé chercher la vieille couverture de laine dans la chambre et l'avait posée sur le petit. Il avait peur qu'il attrape la mort s'il le laissait comme ça sur le sol froid.

Au bout d'un moment, il avait dû aller trouver le voisin. Apparemment, il lui avait crié par-dessus sa clôture d'aller chercher

les gendarmes. C'est du moins ce que les policiers lui avaient raconté par la suite. Lui-même ne se souvenait de rien. Si la mémoire était un récipient rempli à ras bord de tout ce qu'on avait vécu, le sien était comme la bouteille brisée dont il avait écrasé les débris dans la cuisine. Ses souvenirs étaient fragmentaires, et entre ces fragments les blancs ne pouvaient être comblés, certains jours il ne pouvait plus faire la différence entre ce qui s'était réellement passé et ce dont il avait rêvé. Ces derniers temps, ils s'étaient souvent disputés à cause de ça. Ça le rendait furieux, il se sentait accusé à tort d'avoir fait ou de n'avoir pas fait certaines choses, des choses dont il ne se souvenait plus. Il était quasiment sûr que sa femme et sa fille étaient de mèche, qu'elles faisaient exprès de cacher des objets ou d'affirmer qu'il avait fait telle ou telle chose, juste pour le faire passer pour un menteur et le faire enrager.

J'ai donc ordonné au vieux Zauner de s'asseoir. Il était là sur sa chaise, les mains toujours serrées sur sa chemise. L'eau sale gouttait sur le sol, formant une véritable mare. La cuisine était déjà à moitié inondée. Je me suis approché de lui, je lui ai pris la chemise des mains et je l'ai posée à côté de la bassine. Pendant tout ce temps, le vieux Zauner n'a pas bougé d'un pouce.

Nous nous sommes alors approchés du canapé, où Afra était étendue comme si elle dormait, mais à la naissance des cheveux, on voyait une plaie béante. Le sang avait donné une couleur rougeâtre à ses cheveux et ses mains étaient couvertes de coupures et de griffures, elle avait dû se défendre de toutes ses forces contre son agresseur. La lutte avait dû être terrible entre ces deux-là avant qu'il ne parvienne à la maîtriser et ne la jette sur le canapé. Elle avait pourtant l'air parfaitement paisible. Je n'oublierai jamais ça. On aurait dit que la mort lui avait apporté la délivrance, malgré l'horrible agonie qui l'avait précédée.

Weinzierl et moi, on se tenait devant la dépouille sans dire un mot. Chez nous, on ne meurt pas assassiné, ni par un inconnu, ni encore moins par son propre père. Quand on meurt, on meurt dans son lit, que ce soit de maladie – de phtisie par exemple – ou en couches, ou simplement de vieillesse, parce qu'il est temps de s'en aller. Il peut arriver, même si c'est rare, que quelqu'un ait un accident sur son lieu de travail. Dans la forêt ou dans les champs. Tout ce qu'on voit dans cette région, ce sont des bagarres de bistrot, ou alors des jeunes gars qui se disputent une fille à la fête patronale et s'envoient leurs chopes de bière à la tête. Mais ils sont toujours tellement saouls qu'ils tiennent à peine sur leurs jambes. C'est d'ailleurs étonnant qu'ils arrivent encore à se battre, dans leur état. Après, tout le monde est énervé, ça crie dans tous les sens, ils s'accusent mutuellement d'avoir commencé la bagarre, et certains se mettent à pleurer comme des gamins.

Mais là, le vieux Zauner était immobile sur sa chaise, pas un gémissement, pas une larme. Pour moi, il était clair que si j'avais été à sa place, si c'était ma fille à moi qui baignait dans son sang, j'aurais le cœur en mille morceaux, je ferais les cent pas dans la pièce, je serais fou de douleur et de chagrin, je me révolterais

contre Dieu pour m'avoir envoyé un tel malheur. Je me lamenterais sur la cruauté d'un monde qui n'avait pas empêché qu'on m'enlève ce que j'avais de plus cher. Au lieu de quoi, le vieux restait assis sur sa chaise comme si tout ça ne le concernait pas.

On n'a pas tout de suite vu le petit garçon. Il était couché sous une couverture à côté du canapé et gémissait faiblement.

Je savais qu'on ne pouvait plus rien faire pour Afra. Mais lorsqu'on a trouvé le petit sous la couverture, et vu qu'il respirait encore, je me suis mis à espérer que si je l'emmenais tout de suite chez le médecin, on pourrait encore le sauver. Sans perdre une minute, je l'ai déposé dans un panier, j'ai pris mon vélo et je suis allé le plus vite possible trouver le Dr Heunisch.

J'ai dit à Weinzierl de surveiller le suspect, de ne pas le quitter des yeux une seule seconde, jusqu'à ce que je revienne avec le docteur et la brigade criminelle.

Quand il y a meurtre, ce n'est plus du ressort du garde champêtre, ce sont les spécialistes qui prennent le relais.

J'ai prévenu les collègues de la brigade criminelle, vers trois heures de l'après-midi, j'étais de retour sur le lieu du crime avec eux et à quatre heures, la commission judiciaire est arrivée avec le procureur.

Le petit est mort à l'hôpital quelques heures après.

JOHANN

Il ne savait pas combien de temps il avait déjà passé dans cette pièce. Ils l'avaient arrêté et emmené ici. Lorsque la voiture avait démarré devant la maison, il s'était retourné et avait regardé par le pare-brise arrière. Le linge, toujours sur les cordes, était comme un mur blanc infranchissable. Le vent était tombé, il n'y avait pas eu d'orage, finalement.

Ce devait être la fin de l'après-midi maintenant, il avait complètement perdu la notion du temps. L'air était confiné, la fenêtre fermée malgré la chaleur, et barrée par une grille. Pour autant qu'il pouvait voir, elle donnait sur une petite cour intérieure. Pas un arbre, pas un rayon de soleil, la vue était bloquée par le mur de l'autre côté de la cour. Un mur grisâtre, dont le crépi s'écaillait par endroits, laissant apparaître les briques nues. Dans la pièce, il y avait une petite table carrée et deux chaises, rien d'autre. Les policiers lui avaient dit d'attendre ici, alors il patientait, toujours vêtu uniquement de son maillot de corps et de son pantalon de travail.

Soudain, la porte s'est ouverte et un homme est entré dans la pièce, un homme beaucoup plus grand et plus fort que lui, ce qui l'a mis mal à l'aise. Il avait l'impression que cet homme remplissait la pièce, jusqu'à ses moindres recoins. Il s'est assis sur une chaise en face de lui et s'est mis à lui parler calmement. Il s'est brièvement présenté, mais le vieil homme n'a pas retenu son nom. Puis il a demandé à Johann de décliner ses nom et prénoms, son adresse, le nom de sa femme, de sa fille. L'homme parlait à voix tellement basse que Johann avait du mal à tout comprendre. Il essayait de donner à ses paroles un ton amical, comme s'ils se connaissaient depuis des années. Johann Zauner se méfiait de cette familiarité, il l'avait rencontrée suffisamment souvent pour savoir qu'elle ne présageait rien de bon. Son interlocuteur avait remarqué la défiance du vieil homme.

Johann se revoyait rentrer à la maison après le travail aux champs, il revoyait le linge soulevé par le vent. Les draps d'une blancheur éclatante. La porte était ouverte, il n'y avait personne dans la cour. La matinée avait été étouffante, il y avait de l'orage dans l'air. Il s'était dépêché de finir de moissonner avant la pluie. Sur le chemin du remblai à la maison, des nuages noirs étaient apparus dans le ciel. Il suait, il avait retroussé les manches de sa chemise. Il était allé jusqu'à la remise, avait accroché la faux à sa place, puis s'était dirigé vers la maison. Le seau en émail était posé à côté de la porte. Il avait essuyé

la sueur sur son visage, pris la louche remplie d'eau et bu avidement. Puis il était entré.

Un coup sourd l'a tiré de ses réflexions. L'homme avait repoussé sa chaise et s'était penché en avant. Les poings serrés, il s'appuyait sur le plateau de la table et son visage était tout près de celui de Zauner, qui sentait son haleine, sa sueur. L'homme s'est mis à crier qu'il voulait toute la vérité, qu'il voulait tout savoir. Johann Zauner ne savait pas quoi répondre. Tout ce qu'il pouvait dire, c'est qu'Afra était morte, et qu'ils avaient emporté Albert. Alors il avait gardé le silence, baissé les yeux et regardé ses mains jointes sur ses cuisses. Des mains calleuses, pleines de crevasses. Les doigts tordus, les articulations rendues noueuses par toute une vie de travail. Certains jours, elles lui faisaient tellement mal qu'il pouvait à peine s'en servir. L'autre lui hurlait ses accusations. Qu'était-il censé répondre ?

Il s'était levé tôt, avant le lever du soleil. Il avait dit sa prière du matin puis, comme toujours, il était allé dans la cuisine. Le repas était déjà sur la table. Il s'était assis à sa place, en face du crucifix accroché au mur, il avait remercié Dieu et il avait mangé. Puis il était allé chercher la faux et la pierre à aiguiser dans la remise, et il était parti moissonner son champ à côté du remblai. Il était juste assez grand pour nourrir les deux chèvres et la vache. L'argent leur avait toujours fait défaut, la misère s'invitait souvent chez eux, et depuis qu'avec Afra et le petit il y avait deux bouches de plus à nourrir, c'était encore plus juste. Mais ils allaient réussir à s'en sortir, même si c'était une rude épreuve que le Seigneur leur avait envoyée. Il aurait pu lui répondre tout cela, mais il s'est contenté de dire :

— Je me suis levé, et je suis parti moissonner mon champ.

Il n'y avait pas eu de dispute ce matin-là ?

Johann Zauner n'avait pas souvenir d'une dispute, il revoyait juste le petit couché par terre, respirant difficilement. Il s'était agenouillé, l'avait pris dans ses bras et serré contre lui. Il était sorti demander de l'aide. Le petit était lourd, et ses mains raides et douloureuses.

— Vous êtes-vous disputé avec votre fille ?

L'homme avait répété sa question.

Pour toute réponse, Johann avait dit à voix basse :

— J'ai tellement mal aux mains.

— Pourquoi est-ce que vous avez mal aux mains ? Peut-être à force de frapper votre fille et votre petit-fils avec la houe ? C'est pour ça que vous avez mal ? a demandé l'homme, qui a insisté : Dites-le-moi, vos mains vous font mal à force de donner des coups ?

— La houe était par terre. Je l'ai repoussée.

— Qu'est-ce que vous avez repoussé ? La houe ou votre fille ?

— Elle était là, la houe était là.

— Où ça ?

Le vieil homme ne répondait pas.

— Qu'est-ce qui s'est passé avec Afra ?

— Il n'y a rien à dire, elle était étendue là.

— Et le petit ? Qu'est-ce qui s'est passé avec le petit ?

— Le petit avait du mal à respirer.

— Il vous dérangeait, le bâtard, hein ? Vous ne vouliez pas de lui ?

— Il n'arrivait plus à respirer.

— Le petit, il était toujours dans votre chemin ?

— Toujours dans le chemin. Toujours dans nos jambes. Toujours là.

Et d'ajouter à voix basse : Ce n'est pas bien, ce qu'elle a fait, Afra. D'avoir le petit. Mais qu'est-ce que je pouvais y faire ?

— Alors vous avez tué le petit avec la houe, et votre fille aussi ?

— Tuée, oui, Afra est morte. Il y avait du sang partout.

— Et qu'est-ce qui s'est passé avec le petit ?

— Le petit avait du sang partout.

— Montrez-moi vos bras.

Le vieil homme lui a tendu ses bras.

— D'où viennent toutes ces écorchures ?

— C'est le travail. Ça va, ça vient.

Il a laissé retomber ses bras.

— Comment est-ce que ça pourrait venir du travail ? Est-ce que vous ne vous seriez pas plutôt battu ? Avec votre fille ? Est-ce que vous allez finir par me dire pourquoi vous avez fait ça ? Qu'est-ce qui n'était pas bien de la part d'Afra ?

— Il n'y a rien à dire, elle était étendue là, c'est tout.

Après ça, le vieil homme n'a plus dit un mot. Il pensait à Afra, il la revoyait devant la porte de la maison à l'été 1944. Il l'avait accueillie. Il l'avait simplement fait entrer, sans lui poser de questions. Plus tard, lorsqu'elle leur avait dit qu'elle était enceinte, il n'avait pas posé de questions non plus, même s'il savait qu'elle avait commis une grave faute, devant Dieu. Il n'avait appris toute la vérité que plus tard.

Il s'est mis à regarder ses mains, sans plus répondre à aucune question.

Lorsque l'homme a posé une feuille de papier devant lui et lui a demandé de la signer, il l'a fait. Puis il a reposé le stylo, il a regardé l'homme et lui a demandé d'une voix bien assurée :

— Je peux y aller, maintenant ?

— Pas encore, non.

OBERPFÄLZER TAGBLATT
DU SAMEDI 26 JUILLET 1947

Nouvelles locales

DOUBLE MEURTRE À FINSTERAU

La police d'Einhausen a été informée dans la matinée du 22 juillet du meurtre de deux personnes au 103 bis, Finsterau. La police a immédiatement prévenu le procureur et fait venir la brigade criminelle sur les lieux. À 16 heures, une commission judiciaire dirigée par M. le procureur Augustin s'est rendue sur le lieu du crime et a constaté qu'Afra Zauner, célibataire, âgée de 24 ans, ainsi que son fils illégitime Albert, âgé d'environ deux ans, avaient été victimes de coups répétés portés à la tête à l'aide d'une petite houe. Afra Zauner est morte sur le coup, quant à l'enfant, il a succombé à ses graves blessures à l'hôpital une dizaine d'heures plus tard. Est soupçonné de ce double meurtre Johann Zauner, 59 ans, ancien cantonnier, père de la première victime et grand-père de la seconde ; le suspect a été arrêté et vient d'avouer le crime. L'autopsie pratiquée ce mardi au tribunal de grande instance en présence du juge d'instruction a établi avec certitude que dans les deux cas, le décès était dû au fracassement de la calotte crânienne.

Afra reprend sa bassine et y dépose la houe. Elle écarte le linge d'une main et passe entre les draps. Elle a entendu le petit pleurer et se hâte de regagner la maison. Elle pose sa bassine sur le banc, à côté de la porte. Albert est dans le couloir, il vient à sa rencontre, le visage barbouillé de larmes et de morve. Elle prend le petit dans ses bras et l'emmène dans la cuisine. Elle le pose sur la table, met la main à la poche de son tablier et en sort son mouchoir pour lui essuyer le visage.

— N'aie pas peur, Albert, je suis là. J'étais juste sortie étendre le linge. Tu sais bien que je ne vais pas te laisser tout seul.

Elle le console, le serre fort contre elle. Elle sent son petit corps trembler sous l'effet des sanglots.

— Je suis là, mon chéri. Tu entends ? Maman est là. Tu as fait un mauvais rêve ?

Dans ses bras, le petit finit par se calmer.

Afra entend frapper à la porte de la cuisine, aussitôt après, la porte s'ouvre et quelqu'un entre. Elle lâche le petit et se retourne.

— Qu'est-ce que tu veux, encore ? lance Afra au visiteur. Elle sent les mains d'Albert, toujours debout sur la table, s'agripper à son bras.

— La porte était ouverte, alors je suis entré. Je pensais que je serais le bienvenu, répond-il.

— Si t'as besoin du père, il est pas là.

— Je sais qu'il est pas là, je l'ai vu qui partait moissonner près du remblai.

— Alors qu'est-ce que tu fais ici, Hetsch ?

Afra ne le supporte pas ; aussi loin qu'elle s'en souviennne, elle s'est toujours sentie mal à l'aise en sa présence. Elle ne peut pas dire pourquoi, il n'a jamais rien fait en ce sens, du moins rien qui puisse justifier son aversion, mais elle est toujours angoissée lorsqu'ils se retrouvent dans la même pièce. Cette angoisse est là, elle n'arrive pas à s'en débarrasser, et on dirait qu'il le sent. N'importe qui d'autre s'en irait, mais pas lui, ça lui plaît, ça l'encourage. Ça fait un an qu'il lui fait la cour à sa manière, qu'il rapplique à la moindre occasion, qu'il guette les occasions d'être seul avec elle.

— Je veux rien, et j'ai besoin de rien. Je voulais juste voir si tout allait bien, mais si tu es pressée, je m'en vais, dit-il de son ton faussement aimable et avec un sourire en coin, alors qu'il ne semble pas le moins du monde disposé à partir. Au contraire, il s'assoit sur le

banc de la cuisine et continue à sourire à Afra.

— Tu le vois bien, que j'ai pas le temps. Tu boites, mais t'es pas aveugle.

Elle prend le petit dans ses bras pour le faire descendre de la table de la cuisine et le pose doucement devant elle.

— T'as peur de moi, Afra ? Pourquoi tu poses le petit devant toi, comme pour te protéger ?

— J'ai peur de personne, alors sûrement pas d'un éclopé comme toi. Mais elle tient le petit contre elle.

— Tu sais, Afra, ça fait longtemps que j'ai remarqué que je suis pas à ton goût.

— On peut rien te cacher, à toi.

Afra lâche Albert.

— Tu veux pas d'un bossu. Une jambe plus courte que l'autre et le dos tordu ! Mais même les mauvaises choses ont un bon côté, ils ont pas voulu de moi du temps de l'Adolf, ce qui fait que je suis toujours là, et on peut pas en dire autant de beaucoup de types de mon âge.

Afra veut s'éloigner de la table, elle avance vers le buffet, mais il la saisit par le poignet et l'attire tout près de lui, si près qu'elle sent son souffle sur son visage.

— Ce genre de maladie, ça a ses avantages et ses inconvénients. Et pour l'essentiel, je n'ai rien à envier à personne, surtout pas à un Français. Pas besoin de l'attendre, celui-là, on ne le reverra certainement plus par ici.

— Lâche-moi !

Elle se débat, parvient à se libérer.

— Il faut que je m'occupe du petit et que je prépare le repas du père. J'ai vraiment pas le temps.

— Pourquoi t'es si pressée ? Il rentrera pas avant un moment, ton père, on ne marche plus si vite, à son âge. T'as largement le temps de me proposer une tasse de café. Je dirais pas non.

Hetsch prend ses aises sur le banc.

— Si tu veux un café, rentre chez toi et fais-le toi-même, lui rétorque Afra.

Elle se détourne et fait un pas vers le buffet, mais cette fois encore, il est plus rapide qu'elle ne le pensait et il la saisit par le bras. Il tire sur sa manche pour se relever, et ils se retrouvent debout l'un en face de l'autre. Il tient les bras d'Afra serrés contre son corps, elle peut à peine bouger.

— Tu ne ferais pas la plus mauvaise prise avec moi. J'ai besoin d'une femme qui sait travailler et qui ne gaspille pas d'argent. Et ça m'est égal que tu ne mâches pas tes mots, j'aime les femmes directes. Ça m'excite.

Il l'entoure de ses bras et la serre fort contre lui.

Afra le repousse de toutes ses forces, mais elle ne parvient pas à se dégager de son étreinte.

— Puisque je te dis de me laisser tranquille !

Il essaie de l'embrasser, elle tourne la tête.

La bouche contre son oreille, il dit à voix basse, à peine audible :

— Une chatte sauvage comme toi, il lui faut un homme qui sache la satisfaire. Et je sais y faire, t'inquiète pas. T'en trouveras pas d'autre, de toute façon.

Puis il la lâche.

Albert, qui s'est remis à pleurer, court vers sa mère et s'agrippe à son tablier, mais elle ne bouge pas d'un pouce.

— Qu'est-ce que tu insinues ?

Hetsch a un sourire mauvais.

— À ton avis ? Que tu peux être contente si je te prends, personne d'autre ne voudrait de toi avec ton bâtard de Français. Qui sait combien te sont encore passés dessus. Avec une serveuse, on sait jamais.

Cette fois, c'est Afra qui avance vers lui jusqu'à ce que son visage soit tout près du sien.

— Maintenant, tu vas fiche le camp d'ici. Dégage !

C'est alors qu'ils entendent un bruit sourd. Afra a la présence d'esprit d'expliquer :

— C'est la mère au grenier. Elle m'entendra si je l'appelle, alors dégage maintenant !

Elle essaie de ne pas montrer qu'elle a peur, ni qu'elle a menti.

Il s'apprête à ajouter quelque chose, mais se contente de la regarder brièvement dans les yeux avant de se diriger vers la porte, sans un mot. Arrivé sur le seuil, il se retourne une dernière fois.

— Tu sais, Afra, je finirai par t'avoir. T'auras pas le choix. Des pauvres diables comme vous, des crève-la-faim, et ton père qui commence à travailler du chapeau. Tu peux bien me jeter dehors aujourd'hui, je vais te dire une chose, je reviendrai. Je te montrerai ce que c'est un homme, un vrai. Et tu seras contente que je revienne.

Afra n'a pas bougé, elle se frotte les poignets. Elle tremble de la tête aux pieds.

— Plutôt crever, Hetsch, plutôt crever.

— On verra ce qu'on verra, tu te débarrasseras pas de moi aussi facilement. J'obtiens toujours ce que je veux.

Sur ce, il tourne les talons et s'en va.

Afra reste encore un instant dans la cuisine, elle veut être sûre qu'il est sorti de la maison, puis elle va dans la chambre pour voir ce qui a causé le bruit de tout à l'heure. La fenêtre est grande ouverte, ce doit être le vent qui l'a poussée, un battant est venu cogner contre l'armoire. Le petit vase en terre cuite posé sur le rebord s'est cassé en

mille morceaux. Afra referme la fenêtre. Albert l'a suivie. Curieux, il ramasse les morceaux du vase.

— Laisse, Albert, tu vas te faire mal. Je le ferai tout à l'heure.

Elle le prend par la main et sort avec lui sur le pas de la porte. Il n'y a personne. Elle a du mal à se remettre de ses émotions, et tremble toujours. Elle respire profondément, essaie de se concentrer sur les tâches qui l'attendent. Elle prend la bassine qu'elle avait posée sur le banc et retourne dans la cuisine. Il est temps de préparer le casse-croûte du père. Albert se promène à quatre pattes, il joue avec un bout de bois et babille comme si de rien n'était. Elle se penche vers lui, lui prend le bâton et lui donne un quignon de pain en échange.

— Tiens, prends plutôt ça, sinon tu vas finir par attraper une écharde. Elle passe la main dans ses cheveux et dépose un baiser sur son front. Tu vois vraiment tout, toi, on ne peut pas te quitter des yeux une seconde.

Fatiguée soudain, elle se relève lourdement et va jusqu'au garde-manger. De gros nuages noirs ont fait leur apparition. Par la fenêtre, Afra regarde le linge qui sèche. Il faudra qu'elle le rentre avant l'orage. À ce moment précis, une rafale de vent entrouvre la fenêtre du garde-manger.

THERES

En repensant à cette journée, elle ressentait à nouveau ce mauvais pressentiment qui l'avait envahie lorsqu'elle était partie ce matin-là faire quelques courses. Elle n'avait aucune raison d'être inquiète, à vrai dire. Afra était en train d'essorer le linge dans l'abreuvoir et le petit dormait encore paisiblement. Johann était parti moissonner près du remblai. Theres voulait faire vite, rentrer à la maison dès que possible, pour éviter qu'Afra et le père ne recommencent à se disputer. Ces dernières semaines, il ne s'était pas passé un seul jour sans qu'ils s'accrochent. Tantôt parce que le petit faisait trop de bruit et était mal élevé, tantôt parce que Afra ne voulait pas aller à l'église. Les mois passaient, et les querelles entre le père et la fille étaient toujours pires.

Mais elle avait été retenue par sa dernière cliente, Mme Müller, qui n'arrivait pas à se décider, et elle avait quitté Einhausen beaucoup plus tard que prévu. De loin déjà, elle avait vu que le linge était toujours à sécher, et elle avait su que son pressentiment ne l'avait pas trompée.

Le policier qui était sorti de la maison pour venir à sa rencontre n'avait pas eu besoin de lui expliquer. Elle savait qu'un malheur s'était produit, mais n'avait pas encore réalisé que le bon Dieu les lui avait tous pris en même temps. Elle s'était assise sur le banc et avait attendu. Le docteur était venu le premier, puis les policiers de la ville. Ensuite, M. le curé était arrivé lui aussi, et ils l'avaient accompagnée au presbytère. Quand elle y repensait maintenant, tout était tellement flou, tellement irréel. Elle était restée quelques jours au presbytère, jusqu'à ce qu'elle aille suffisamment mieux pour rentrer à la maison.

La première fois qu'elle avait parlé à Johann après son arrestation, il lui avait juré que ce n'était pas lui et elle l'avait cru.

Au cours des semaines suivantes, les rumeurs avaient commencé à circuler. Johann aurait tué Afra parce qu'il la croyait possédée par le diable. Ou alors le Français, le père du gamin, serait réapparu, et comme Afra ne voulait pas lui donner le petit, il les avait tués tous les deux. Elle avait l'impression que chaque journée apportait une nouvelle rumeur. Elle était complètement désespérée, et quand elle n'avait vraiment plus su quoi faire, elle était allée trouver la police. Elle avait dit aux policiers que ce ne pouvait pas être Johann, puisqu'il le lui avait juré sur ce qu'il avait de plus sacré. Les fonctionnaires s'étaient montrés aimables, mais fermes. Ils avaient expliqué à Theres qu'elle allait devoir se faire à cette idée, aussi difficile que cela lui

paraisse, que c'était bien son mari qui avait assassiné sa fille et son petit-fils, il avait d'ailleurs fait des aveux répétés à M. le commissaire. S'il niait les faits devant elle, c'est uniquement parce qu'il avait honte et ne pouvait se résoudre à lui dire la vérité.

Ce jour-là, Theres était rentrée à la maison, elle s'était mise au lit, et après avoir passé toute une nuit à pleurer, elle avait commencé à réorganiser sa vie. Ce n'était pas la première fois. Quand ils étaient venus chercher Johann, il avait bien fallu qu'elle se débrouille seule avec Afra tandis qu'il était en prison. Elle avait appris à vivre avec les cris qu'il poussait presque chaque nuit dans son sommeil depuis qu'ils l'avaient relâché. Quand elle n'en pouvait plus, elle se levait et allait dans la cuisine. Elle s'asseyait sur le banc, à côté du crucifix, et elle scrutait la nuit. Jusqu'à ce qu'elle n'arrive plus à garder les yeux ouverts. Parfois, elle avait encore assez de forces pour retourner au lit, mais le plus souvent, elle s'endormait à la table de la cuisine.

Lorsque Albert était né, et que Johann ne pouvait se résoudre à vivre avec pareille honte, elle avait été le ciment de la famille. Il avait toujours été très croyant, il voulait toujours forcer tout le monde à rester sur le droit chemin, et il était censé les avoir tués tous les deux ? Il s'était montré buté, étrange, ces derniers mois. Il n'avait aucune patience avec le petit et ne voyait que les défauts d'Afra, mais elle avait tout de même du mal à croire ce qu'on lui racontait.

Tous les matins, elle se levait, faisait du ménage dans la maison, allait au cimetière fleurir la tombe, et le dimanche, elle allait à la messe. Une fois par mois, elle faisait le long voyage jusqu'à la prison pour rendre visite à Johann.

Chaque fois qu'on lui posait la question, elle répondait qu'il ne pouvait pas être coupable, puisqu'il le lui avait juré devant Dieu et sur tout ce qui lui était sacré, et elle le croyait.

LE MÉDECIN

Lorsqu'il était arrivé en voiture, la vieille femme était recroquevillée sur le banc à côté de la maison. Le policier resté avec son mari lui avait expliqué qu'elle ne pourrait pas entrer avant le retour de son collègue avec la brigade criminelle. Le médecin était allé lui parler, avait pris son pouls et lui avait fait une piqûre, puis il lui avait dit d'attendre là, il enverrait chercher les voisins pour qu'ils s'occupent d'elle. De toute façon, elle ne pouvait pas entrer tant que l'enquête de la commission judiciaire n'était pas terminée, et c'était mieux ainsi pour elle. Il fallait qu'elle voie si elle pouvait rester chez des parents ou des amis le temps que l'affaire soit éclaircie. Elle avait levé les yeux et acquiescé.

Il était entré dans la cuisine. Le gendarme et Johann Zauner étaient assis à la table. Le fonctionnaire avait bondi de sa chaise pour le saluer, le vieil homme était resté assis, il n'avait pas bougé d'un pouce.

Il avait alors remarqué les restes d'un repas sur la table. Le verre d'eau à moitié plein, le morceau de pain entamé, un peu de viande fumée et de fromage. Le couteau posé à côté de l'assiette. Il rapporterait la scène au procureur en ces termes :

— Johann Zauner était assis à côté des victimes, sans émotion apparente. Il a cassé la croûte au milieu de ce chaos, ne se laissant pas couper l'appétit par son petit-fils en train d'agoniser, baignant dans son sang. Ça ne l'a pas gêné le moins du monde. Pas plus que sa fille gisant sur le canapé avec le crâne défoncé. Et d'ajouter : Bien que catholique pratiquant et membre du Tiers-Ordre, Johann Zauner est un homme froid et dépourvu d'émotions. Comment, sinon, aurait-il pu manger à côté des victimes ?

Le médecin était à peine arrivé que les voitures de la brigade criminelle s'arrêtaient devant la maison. Un des fonctionnaires avait donné l'ordre au vieil homme de s'habiller avant de les accompagner au commissariat. Il n'avait pas semblé disposé à le faire, alors ils l'avaient emmené tel qu'il était. Ils l'avaient conduit jusqu'à la voiture garée devant la maison.

EXTRAIT DE LA DÉPOSITION DE JOSEF WEINZIERL, ALORS POLICIER STAGIAIRE,
DIX-HUIT ANS APRÈS LES FAITS

À l'époque, j'étais dans la police, mais je me suis vite rendu compte que ce n'était pas un métier pour moi. Alors quand mon père est mort d'un empoisonnement du sang, mon frère aîné n'étant jamais rentré de captivité en Russie, j'ai tout laissé tomber pour reprendre la boucherie.

J'étais là quand on a trouvé la fille de Zauner, le sans-terre, et son petit-fils.

Et je suis resté un bon moment tout seul avec le vieux.

Bien sûr que je suis allé voir le cadavre de la jeune femme, une fois Irgang parti. J'étais jeune à l'époque, et puis j'étais curieux aussi. Comme on peut l'être à cet âge-là, quoi. Ça ne me faisait pas peur, ni horreur non plus. Quand quelqu'un est mort, il est mort. Il ne peut plus rien vous faire.

Je dois dire que c'était une sacrée belle fille, Afra. Elle avait un beau visage, des cheveux noirs, épais, elle était racée, quoi. Les garçons, elle les rendait fous. Ça, il ne pouvait pas l'avalier, le vieux bigot, vous pouvez me croire. Un bâtard, ça lui suffisait. Allongée sur le canapé, comme ça, on aurait presque dit qu'elle dormait. Il fallait juste éviter de regarder ses mains, qui étaient salement amochées. Elle avait dû se débattre de toutes ses forces. Il y avait du sang sous ses ongles, certains étaient cassés, et elle avait une coupure profonde entre le pouce et l'index de la main gauche.

La cuisine était dans un état ! Il y avait des morceaux de verre partout. Une petite houe dépassait de sous le canapé, comme si quelqu'un avait essayé de la pousser là avec le pied.

J'ai dit à Zauner de rester assis sur sa chaise. Mais ce n'était pas nécessaire, il ne bronchait pas. Il regardait dans le vide. Enfin, il a quand même ouvert la bouche deux ou trois fois, pour dire quelque chose du genre "plus rien à faire" et "tout d'un coup". Je ne sais pas ce qu'il voulait dire par là, il ne répondait pas à mes questions.

Après avoir un peu regardé autour de moi, je me suis assis moi aussi, et on a attendu là tous les deux.

Sur la table, il y avait une carafe d'eau avec deux verres, et puis une assiette et un couteau à pain.

Quand j'attends quelque part, je trouve tout de suite le temps long, et puis j'ai toujours faim. C'est comme ça depuis que je suis

petit, je fais de l'hypoglycémie, j'attrape mal à la tête et je n'arrive plus à penser clairement. C'est pour ça que j'emporte toujours quelque chose à manger. Mon casse-croûte était resté sur mon vélo. Je savais que je n'étais pas censé laisser le vieux sans surveillance, mais j'avais une telle fringale ! Je n'en pouvais plus. J'ai dit à Zauner de rester bien tranquillement assis et je suis sorti récupérer ma sacoche. J'ai fait vite, ça ne m'a pas pris plus de trois minutes.

Quand je suis rentré, Zauner avait disparu. Je me souviens m'être dit : "Te voilà dans de beaux draps. C'est ton premier meurtre et tu laisses filer le coupable."

Je suis sorti dans le couloir, et j'ai vu que la porte de la chambre était ouverte. Il était là. Je me suis approché sur la pointe des pieds. Sans un bruit. Pour qu'il ne remarque pas que j'étais en train de l'observer. Le vieux était à genoux à côté du lit, il était en train de fouiller dans la table de nuit. Je me suis approché tout doucement par le côté, et là, j'ai vu qu'il avait un porte-monnaie dans la main. Par terre, il y avait une boîte qui contenait des lettres. On aurait dit qu'il était en train de redresser ou de sortir des objets exprès. J'étais perplexe, mais soudain les écailles me sont tombées des yeux : "Le salaud essaie de nous mettre sur une fausse piste, je me suis dit, il veut qu'on croie à un crime crapuleux."

Alors là, ça m'a mis hors de moi. Je lui ai hurlé dessus. Il avait intérêt à retourner s'asseoir vite fait.

— T'as intérêt à retourner t'asseoir illico ! j'ai crié.

Ça l'a fait sursauter et il est reparti dans la cuisine sans demander son reste. Il est resté assis sur sa chaise, il n'a plus osé rien faire.

J'ai pris l'argent et les papiers et je les ai remis aux collègues de la brigade criminelle.

Je me suis rassis avec lui à la table de la cuisine et j'ai déballé mon casse-croûte. J'avais à peine avalé deux bouchées que le Dr Heunisch est arrivé. Pas moyen de continuer à manger, de quoi ça aurait eu l'air ? Et puis tout est allé très vite. Le docteur était à peine là que la brigade criminelle est arrivée elle aussi.

Je savais déjà à l'époque que je ne ferais pas de vieux os dans la police, et à peine quelques mois plus tard, avant même que l'affaire arrive devant le tribunal, j'avais déjà tout laissé tomber. Personne ne m'a jamais posé de questions sur ce casse-croûte, non. Pourquoi ?

Ah, j'allais oublier : quand je suis sorti chercher mon casse-croûte sur mon vélo, la femme de Zauner est arrivée. Je lui ai interdit d'entrer dans la maison, elle n'avait qu'à s'asseoir sur le

banc en attendant. Je lui ai dit que ça ne serait pas long, et c'était vrai. Ça doit être les collègues de la brigade criminelle qui lui ont annoncé que sa fille était morte, et son petit-fils aussi. Ce n'est pas moi qui lui ai dit, enfin, pas que je me souviene.

JOHANN

Afra était partie, et puis un jour elle était revenue. C'était vers la fin de la guerre, il ne lui avait pas demandé ce qui l'amenait. Et lorsqu'elle leur avait annoncé qu'elle allait avoir un enfant, il n'avait pas posé de questions. Même s'il ne trouvait pas ça bien qu'elle n'ait pas de père pour lui. Mais plus les mois passaient, plus la situation le rendait furieux, et plus il laissait libre cours à sa colère. Il fulminait. Mais ces disputes ne servaient à rien. Il en était même venu à penser qu'Afra et Theres s'étaient ligüées contre lui. Elles devaient se moquer de lui, elles cachaient des objets pour qu'il ne les retrouve pas, juste pour le faire enrager.

Ce n'était pas vrai. Il se souvenait de tout. De toutes les histoires d'autrefois. Il arrivait juste que quelque chose lui échappe, quand il essayait à tout prix de s'en souvenir, évidemment, mais c'était normal à partir d'un certain âge. Ce qui le mettait en colère, c'était que ça ne lui revienne pas tout de suite et qu'Afra et Theres le trouvent bizarre.

Il s'assit sur son lit et eut soudain la conviction que cette fois encore, ils le relâcheraient au bout de huit semaines.

“Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne crains aucun mal, car tu es avec moi : ta houlette et ton bâton me rassurent...”

Le commissaire Hecht s'est emparé de l'affaire. Il a toujours été friand de crimes capitaux. “Le brochet dans l'étang aux carpes²”, c'était devenu une expression courante chez nous. Il n'y a pas grand-chose à ajouter.

Il était comme un chien aux aguets, et quand il avait vent d'un meurtre, il était impossible de lui faire lâcher l'affaire.

Quand il interrogeait un suspect, il ne voulait personne avec lui. Hecht s'enfermait avec lui dans la petite pièce, et il n'en ressortait qu'avec des aveux. Et tout le monde avouait, avec lui.

Je le vois encore arriver avec un sourire jusqu'aux oreilles. Il déposait les aveux sur mon bureau en disant : “Pfeiderer, M. Untel a avoué.” Et voilà.

Ses méthodes donnaient des résultats, et quand on a des résultats, on a raison. Personne ne vient vous embêter avec le règlement, et on lui a passé pas mal de choses. Aujourd'hui, ce ne serait plus possible, mais juste après la guerre... On était contents d'avoir un collègue compétent qui n'avait pas fricoté avec les nazis. Mais vous ne pourrez plus lui poser de questions, il est parti d'un coup il y a cinq ans. Infarctus, même pas trois semaines après son départ à la retraite. Il est tombé raide mort.

2. Hecht signifie brochet. (N.d.T.)

THERES

Deux femmes se tenaient entre les tombes, près de l'entrée du cimetière. Theres les avait déjà presque dépassées lorsqu'elle les aperçut. D'un geste machinal, involontaire, elle tourna la tête vers elles. Les deux femmes se rapprochèrent encore davantage l'une de l'autre, essayant de se cacher derrière les pierres tombales. Elles avaient l'air de deux grosses corneilles. Theres n'avait pas besoin d'entendre leurs voix pour deviner ce qu'elles étaient en train de chuchoter :

— Regarde, là-bas, la vieille Zauner.

— Elle vient en douce au cimetière. Qu'elle ose se montrer ici un jour pareil !

— C'est le vieux qui a tué Afra, à cause du bâtard.

— Elle s'est acoquinée avec un Français, la petite Afra, et puis son propre père l'a assassinée. Une honte, cette histoire !

— Mais peut-être qu'il y avait encore autre chose. Le vieux s'était déjà retrouvé au trou du temps des nazis. Quand on a déjà fait de la taule, on finit toujours par y retourner.

— L'histoire du Français, je la connais, c'est ma belle-sœur qui me l'a racontée, elle a marié un gars de Polzhausen, là où Afra était serveuse.

— Quelle racaille.

Theres poursuivit son chemin, faisant comme si elle ne les avait pas vues. Depuis le drame, les gens du village faisaient des messes basses quand ils la voyaient arriver. Ce n'était pas des morts qu'il fallait se méfier, c'était plutôt des vivants qu'il fallait avoir peur.

À l'enterrement, ils étaient tous là. Le cimetière était noir de monde, elle n'avait encore jamais vu autant de gens d'un coup. Certains se tenaient debout sur les dalles, ou même sur le mur du cimetière. Tout le monde voulait avoir une chance d'apercevoir la tombe. Et puis, ils espéraient tous que Johann serait là.

“Le vieux Zauner, l'assassin.”

Mais ils ne l'avaient pas laissé sortir, et c'était mieux ainsi. Il n'aurait pas compris ; il y avait tant de choses autour de lui qu'il ne comprenait plus, ces derniers temps. Elle allait au cimetière tous les jours, le dimanche à l'église, et une fois par mois ils la laissaient voir Johann. Chaque visite était plus effrayante que la précédente car il n'était plus que l'ombre de lui-même. Souvent, il ne la reconnaissait même pas. Et lorsque Theres se mettait à parler d'Afra et du petit, elle

avait l'impression qu'il ne savait pas qui ils étaient. Cela lui était insupportable : c'était comme si on lui enlevait sa fille et son petit-fils une seconde fois.

La vieille Zauner enfonça des deux mains son arrosoir dans l'eau du bac en pierre. Elle observa les bulles d'air qui remontaient à la surface. Elle avait d'abord pensé éviter la procession de la Toussaint, mais finalement, elle était venue quand même. Elle avait attendu à l'écart et ne s'était avancée vers la tombe qu'une fois que les dernières personnes avaient quitté le cimetière.

Une fois l'arrosoir rempli, elle revint sur ses pas, portant le lourd récipient dans les allées jusqu'à la tombe. Le gravier crissait sous ses pas. Depuis l'enterrement, il ne s'était pas passé un jour sans qu'elle vienne au cimetière. Plus rien ne la retenait à la maison. Elle posa l'arrosoir à côté de la tombe et arracha les tiges fanées des plantes avant de les arroser. Puis elle remplit le petit récipient d'eau bénite. Elle allait prendre la bougie qu'on allume pour le salut des âmes dans la poche de son manteau lorsqu'elle entendit une voix.

— Tu leur donnes de l'eau pour adoucir les flammes du purgatoire ?

Theres se retourna et se retrouva nez à nez avec Hetsch.

— Tu m'as fait une de ces peurs ! Qu'est-ce que tu fais encore ici ? La procession est terminée. Pourquoi tu n'es pas à l'auberge avec les autres ?

Theres sortit la bougie de sa poche.

— Peut-être que quelque chose m'empêche de trouver la paix ? Comme ces pauvres âmes qui vont errer entre les tombes cette nuit.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

La vieille femme lui lança un regard interrogateur.

— Tu n'en as jamais entendu parler ? Cette nuit, on verra qui les morts viendront chercher dans l'année qui vient. Mais c'est peut-être seulement ma mauvaise conscience qui m'amène, comme toi. Tu m'as bien vu là-bas, ce jour-là, non ?

— Je n'ai vu personne, j'étais partie toute la journée.

Theres se tourna pour partir, mais Hetsch la retint par le bras.

— Mais tu étais dans la maison, le matin en tout cas, j'ai entendu du bruit.

— Pas du tout. J'étais à Einhausen, Hetsch. Sinon ce drame n'aurait jamais eu lieu.

Hetsch lui lâcha le bras et se mit à tripoter nerveusement sa veste. Il ne la regardait plus elle, mais la tombe, et avait l'air petit et maigre tout à coup, même si la vieille femme ne lui arrivait pas jusqu'à l'épaule. L'assurance qu'il affichait d'ordinaire avait complètement disparu.

— Je l'ai toujours bien aimée, Afra, et ce jour-là, j'ai voulu en avoir

le cœur net. Il fallait à tout prix que je sache. Je me suis dit que je ne partirais pas avant qu'elle dise oui, mais ça ne s'est pas du tout passé comme prévu et j'ai filé.

— Si tu as vu quelque chose, Hetsch, il faut que tu le dises à la police.

Hetsch se redressa d'un coup, c'était comme si elle avait quelqu'un d'autre en face d'elle.

— J'ai rien vu. Mais je tenais à te dire que je l'aimais vraiment bien, Afra. Sincèrement.

Sur ce, il tourna les talons et s'en alla. Theres le suivit des yeux jusqu'à ce que sa silhouette se perde dans le crépuscule. Elle finit par allumer la bougie qu'elle tenait toujours dans la main.

— Je n'aurais pas dû quitter la maison ce jour-là. Il a raison, c'est la mauvaise conscience qui m'amène ici. Je pose ici la lumière éternelle, pour que le petit n'ait pas trop peur dans la nuit. Afra, je n'ai pas été là quand tu avais besoin de moi.

Lorsque Theres repassa entre les rangées de tombes pour gagner la sortie, il faisait déjà sombre, et seules les bougies qui brûlaient sur les pierres tombales éclairaient encore un peu le cimetière.

Elle repensa à ce que Hetsch lui avait dit sur les morts, qu'ils allaient choisir celui qui allait les rejoindre dans l'année à venir. Le seul que Theres avait vu entre les tombes ce soir, c'était Hetsch lui-même. Elle se signa.

— Dieu ait pitié de son âme.

Je voudrais tout de même ajouter quelque chose : Johann Zauner n'était pas notre unique suspect à l'époque. Nous étions prêts à suivre d'autres pistes, même s'il est vrai que le père avait un comportement vraiment étrange dès le début.

Ça faisait à peine deux ans que la guerre était finie, et on croisait pas mal de types bizarres. Beaucoup venaient de la ville pour échanger des vêtements ou des tableaux contre du beurre, des œufs, de la charcuterie. Certains étaient tellement arrangés qu'ils faisaient peur. Évidemment que nous avons tendu l'oreille quand on nous a dit que deux compagnons en voyage étaient dans le coin au moment des faits. Et quand on a entendu dire qu'on les avait vus devant chez Zauner, on a vraiment été en alerte. Et on a tout mis en œuvre pour les retrouver.

À l'époque, retrouver la trace d'un compagnon en train de faire son tour du pays n'avait rien d'évident. Nous n'avions même pas de nom, nous savions seulement qu'il s'agissait de deux jeunes hommes et qu'ils avaient passé la nuit précédant le meurtre dans un fenil.

Je n'aurais pas parié ma chemise que nous allions les retrouver, mais nous avons fini par leur mettre la main dessus.

Malheureusement, nous nous sommes vite rendu compte que nos efforts n'avaient servi à rien : ils ne pouvaient faire aucune déclaration sur le meurtre. Ils ont reconnu être passés devant la maison, mais ils ne savaient plus si c'était le jour du meurtre ou la veille. Finalement, aucun des éléments qu'ils ont pu nous donner ne nous a aidés.

Je ne pourrais plus dire qui les a interrogés, ça devrait figurer dans le dossier, mais quand on a appris que Zauner avait avoué, j'imagine qu'on ne s'est plus donné la peine de rédiger le procès-verbal. On était un peu moins rigoureux qu'aujourd'hui.

Le suspect avait avoué et les deux gars ne pouvaient rien dire sur le meurtre, nous les avons donc logiquement laissés partir. Que pouvions-nous faire d'autre ? Un nouvel interrogatoire n'aurait servi à rien, nous n'avions aucune preuve, quand on n'a rien vu, on n'a rien vu, ça ne sert à rien de reposer les mêmes questions.

La nouvelle des aveux de Zauner s'était répandue comme une traînée de poudre, mais même sans ça, tout nous ramenait à lui

depuis le début. Il n'y avait pas que les disputes incessantes ou son comportement étrange, il avait aussi des égratignures sur les bras dont il ne pouvait expliquer la cause, comme avait pu le constater le médecin de famille. Je ne sais pas s'il a été examiné par un médecin de l'administration. Nous nous sommes vraiment donné du mal, mais à la fin, il ne restait plus que lui comme coupable possible.

LE PROCUREUR AUGUSTIN

— Qu'est-ce que tu as pris ?

Le procureur Augustin ramena vers lui le tas de cartes posé au milieu de la table pour redistribuer.

— Comme si j'allais te le dire. C'était peut-être le roi de cœur ? En tout cas, c'était l'un des trois critiques.

Josef Loibl, assis en face de lui, lui adressa un sourire malicieux.

— Vous ne pouvez plus augmenter le nombre de points, vous êtes déjà à 13. Puis il lança en direction du comptoir, par-dessus la tête d'Augustin : Roswitha, apporte-moi encore un demi-bock, mais avec un chauffe-bière, si possible. Et, se tournant vers les autres joueurs : Croyez-moi si vous voulez, mais quand je bois de la bière trop froide, j'ai des brûlures d'estomac. Surtout quand c'est avant le déjeuner.

— T'es vraiment une femmelette, toi, tu ne supportes même pas de prendre une bonne bière le matin !

Augustin, qui avait fini de distribuer, ramassa son jeu et mit de l'ordre dans ses cartes.

— Augustin, ressaisis-toi ou j'arrête de jouer. Procureur ou pas, parfois t'es vraiment un sacré bavard, répondit celui à qui il s'était adressé, avant de poursuivre sur un ton plus conciliant : Mais je ne suis pas comme ça, tu veux annoncer le coup ? Moi, je dirai l'atout.

Roswitha Haimerl apporta la bière qu'on lui avait commandée, remplaça le verre vide par le plein et fit sa petite marque sur le sous-bock.

— Est-ce qu'un autre de ces messieurs prendra quelque chose ? Que je ne fasse pas le chemin deux fois.

— Dis donc, tu es vraiment mal lunée aujourd'hui, Roswitha. Apporte-moi quand même une blonde, bien fraîche pour moi, rétorqua l'un des joueurs en lui faisant un clin d'œil.

— Il faudrait se déplacer pour une seule bière sans broncher.

Roswitha Haimerl tourna les talons et se dirigea vers le comptoir.

— Bon, je veux bien annoncer le coup. Ça m'est égal, vous perdrez quand même. Alors je dis sept, lança Augustin.

— Le sept, M. le procureur a choisi l'appel au secours, alors je dis cœur. Sept de cœur.

Josef Loibl retira le chauffe-bière de son verre et trinqua à la santé des autres joueurs.

— Santé ! On devrait augmenter, mais on n'est pas comme ça.

Cette fois, c'est Hermann Müller, le patron, qui vint apporter la

bière. Il échangea les verres, posa le verre vide sur la table voisine, qui était libre, et resta debout à côté des joueurs. Il les regarda finir leur partie, puis il prit une chaise et s'assit à leur table tandis qu'ils se partageaient les gains. Des pièces de cinq et de dix passaient sur la table, on rangeait les cartes. Josef Loibl, qui n'avait pas l'air satisfait de ses gains, lança :

— En fait, c'est un jeu de hasard, c'est donc illégal, non ?

Le procureur Augustin, à qui la question était manifestement adressée, fit passer les pièces de la soucoupe à son porte-monnaie avant de répondre :

— Premièrement, jouer aux cartes sans argent, surtout au va-tout, c'est ennuyeux comme la pluie, deuxièmement, je ne suis pas en service. Et tant qu'on mise des pièces de cinq, personne ne peut vraiment perdre beaucoup d'argent. Même un radin comme toi peut rester dans la course, Loibl. Sur ce, il rangea son porte-monnaie dans la poche arrière de son pantalon, leva son verre en disant : Messieurs, santé ! et but.

L'un des joueurs se leva et, frappant légèrement de ses doigts sur le plateau de la table, il annonça :

— Bon ben, j'y vais, moi. Je vais pisser et je rentre. Le repas doit déjà être servi, je vais encore me faire engueuler. Salut, à samedi prochain.

— Attends, je viens avec toi, faut que je rentre moi aussi.

Josef Loibl se leva à son tour.

Hermann Müller rapprocha sa chaise de celle du procureur Augustin. Il mit la main à la poche de sa chemise et en sortit une coupure de journal, qu'il déplia soigneusement avant de la poser au milieu de la table.

— Tiens, Augustin, j'ai quelque chose pour toi. Un type a oublié cet article ici hier soir. Regarde bien la photo, là, tu es dessus.

Le procureur Augustin prit le morceau de papier jauni et l'observa attentivement.

— D'où est-ce que ça vient ? C'était il y a une éternité.

— Je viens de te le dire, d'un client qui tenait une sacrée cuite, il a oublié l'article, ainsi que son portefeuille avec un billet de vingt marks dedans. L'aubergiste plongea la main dans la poche de son pantalon et posa le portefeuille sur la table. C'était un drôle d'oiseau. Tout calme au début, et puis tout d'un coup il s'est lancé dans un vrai charabia. Soi-disant qu'il était au courant d'un meurtre dont le coupable courait toujours. Je me suis dit qu'il travaillait du chapeau, mais ce matin, Roswitha a retrouvé le portefeuille, et quand j'ai regardé la photo, j'en ai pas cru mes yeux. Je me suis dit : Mais c'est toi, là derrière, Augustin, à moitié caché, pas vrai ?

— Oui, c'est bien moi. Et tu vas rire, je m'en souviens encore, c'était

ma toute première affaire au tribunal, juste après l'examen du barreau. Un cas assez clair. Mais ça m'intéresse quand même de savoir ce que le type d'hier t'a raconté.

Hermann Müller lui raconta ce qu'il savait, et le procureur Augustin l'écouta attentivement. Il resta assis encore un moment. Cette histoire l'avait rendu inhabituellement songeur. Puis il finit sa bière et rentra chez lui.

Il n'agit pas selon ses habitudes, ce jour-là. D'ordinaire, en rentrant de l'auberge le samedi matin, il déjeunait avant de s'installer sur le canapé du salon avec le journal. Il le lisait attentivement puis il s'endormait, profondément satisfait. Mais ce jour-là, il laissa refroidir son repas et passa dans son bureau. Il parcourut les étagères à la recherche de vieux dossiers, avant d'arpenter la pièce d'un pas nerveux car il ne trouvait pas ce qu'il cherchait. Finalement, il sortit de son bureau, passa sa veste et prit le chemin de son cabinet, où il resta penché sur de vieux dossiers jusque tard dans la soirée.

Dès le lundi matin suivant, il demanda à ses collaborateurs de rouvrir l'enquête.

JOHANN

Le gendarme remuait nerveusement sur sa chaise. Johann voyait qu'il se sentait mal dans son uniforme, la sueur perlait à son front. De temps à autre, il sortait son mouchoir pour l'essuyer. Soudain, il se leva et dit qu'il devait sortir une minute, "un besoin pressant", Johann devait rester à sa place et ne pas faire de bêtises, ce n'était pas parce qu'il sortait un moment qu'il ne l'avait plus à l'œil.

Le vieux avait attendu, assis sur sa chaise. Exactement comme le policier le lui avait dit. Mais son regard était tombé sur Afra, toujours étendue sur le canapé. Ses vêtements étaient rouges de sang. Qu'allait-il dire à Theres quand elle rentrerait ? Il fallait que la laveuse vienne faire la toilette d'Afra. Il y avait tout un tas de choses à régler, l'église, l'enterrement. Et Albert, qu'est-ce qu'il allait devenir ? Il fallait qu'il fasse quelque chose, il ne pouvait pas rester assis sur sa chaise et laisser le temps s'écouler. Theres ne comprendrait pas qu'il reste là sans rien faire.

Le vieux se leva de sa chaise, il avait décidé d'aller dans la chambre chercher des vêtements propres pour sa fille. Il voulait qu'elle soit habillée convenablement quand ils la mettraient dans son cercueil. Personne au village ne pourrait dire qu'il l'avait laissée partir sans ses habits du dimanche.

Il allait prendre sa robe bleu marine, celle qui avait un col en dentelle, et une paire de bas propres. Il allait tout préparer pour la laveuse. Pour qu'elle puisse faire sa toilette et l'habiller. Il fallait qu'il prépare son chapelet et son missel et qu'il couvre le miroir.

Theres s'y prendrait beaucoup mieux que lui, mais il ne voulait pas attendre. Ils pouvaient arriver d'une minute à l'autre pour emmener sa fille. Il fallait que tout soit prêt.

Johann Zauner sortit de la cuisine et prit le couloir qui menait à la chambre. La pièce n'était pas aussi bien rangée que d'ordinaire avec Afra. La porte de l'armoire était entrouverte, le linge dépassait des étagères ou était éparpillé sur le sol. Il se pencha pour ramasser les vêtements et entreprit tant bien que mal de les ranger dans l'armoire. Il fit un pas sur le côté pour pouvoir refermer la porte et se cogna contre la table de nuit, faisant tomber par terre une boîte à chaussures qu'il n'avait encore jamais vue là. Toutes les affaires d'Afra se retrouvèrent éparpillées à ses pieds. Des lettres, des boutons, des épingles à cheveux et son chapelet, ainsi que le missel, qui s'était ouvert.

Johann Zauner se mit à genoux comme il pouvait et commença par rassembler les images pieuses qui étaient tombées par terre pour les remettre à leur place avec le missel sur la table de nuit. Il fit de même avec le chapelet. Il fallait qu'il les emporte dans la cuisine. Puis il fit de son mieux pour remettre de l'ordre dans les lettres et les remit dans la boîte. Il se pencha pour essayer de récupérer les boutons et trouva un billet et plusieurs pièces cachés sous la table de nuit. Il les ramassa, se redressa et, toujours à genoux, il tira son porte-monnaie de la poche arrière de son pantalon, le moindre pfennig leur serait utile pour payer l'enterrement.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu as intérêt à retourner à ta place vite fait !

Johann Zauner sursauta et regarda derrière lui. Sur le seuil, le jeune policier qui venait de lui crier cet ordre était écarlate. Johann se releva difficilement, en appuyant son coude sur le lit. Confus, il tendit au policier la main dans laquelle se trouvait toujours l'argent qu'il avait ramassé. Celui-ci fut près de lui en deux pas et lui confisqua l'argent.

— Je garde tout ça. Faire disparaître des preuves, on aura tout vu. C'est contraire à la loi. Qu'est-ce qui t'a pris, Zauner ? Tu voulais sans doute faire croire à un cambriolage, mais tu peux oublier ça. Tu as intérêt à aller te rasseoir à ta place et à ne plus toucher à rien ici. Donne-moi aussi ton porte-monnaie.

Johann Zauner s'excusa platement et fit ce qu'on lui avait demandé. Il laissa le livre de messe et le chapelet sur la table de nuit.

EXTRAIT DE LA DÉPOSITION DU PROCUREUR AUGUSTIN, DIX-HUIT ANS APRÈS LES
FAITS

Je venais juste d'être nommé procureur à l'époque, j'étais enthousiasmé par mon métier et convaincu de pouvoir contribuer de façon significative à la mise en place d'un système juridique juste et non compromis. Idéaliste, et un peu naïf aussi, comme on ne peut l'être que dans ses jeunes années.

C'est pour cela que je me souviens encore de l'affaire Zauner. J'ai tout de même demandé qu'on m'apporte les dossiers de l'époque pour plus de sûreté, et je les ai relus. Je vais vous reconstituer le tableau dont nous disposions au moment de l'enquête.

Lors de la première enquête sur place, Johann Zauner avait l'air complètement indifférent, apathique. On aurait dit que, en apparence du moins, ce drame ne le touchait absolument pas. D'après un témoignage qui se trouvait dans le dossier, il avait même été jusqu'à casser la croûte sur la scène du crime. Il avait également tenté, de façon très maladroite, de faire croire à un crime crapuleux en éparpillant de l'argent et des affaires de la morte dans la chambre de celle-ci. Lorsqu'on avait attiré son attention sur l'absurdité de cette tentative, qui avait eu lieu en présence d'un policier et après le premier examen des lieux par la police, il s'était longuement excusé et avait voulu tout remettre à sa place.

M. Zauner a été entendu à diverses reprises au cours de l'enquête. Ses rares explications correspondaient aux traces que nous avions trouvées. Au cours de l'enquête, nous n'avons jamais eu le moindre doute sur sa culpabilité. D'autant qu'il avait avoué les faits devant l'un de nos collègues. Des aveux, cela pèse lourd, c'est l'aboutissement de l'enquête, la preuve la plus claire et la plus importante. À aucun moment il n'est revenu sur sa déclaration, alors qu'il avait eu de nombreuses occasions de le faire. La seule ombre au tableau, c'est qu'il n'avait jamais évoqué clairement son mobile, mais ce n'était pas forcément étonnant venant d'une personnalité aussi simple que la sienne. Il avait exprimé la fureur qui était la sienne en parlant d'"envie de meurtre", et il avait répété à plusieurs reprises être dans un tel état qu'il ne savait plus ce qu'il faisait. Lorsqu'on lui demandait pourquoi avoir également assassiné le petit, il répondait que celui-ci était "toujours dans ses jambes", et que tout s'était passé

“d’un coup”.

Sa lenteur et son inertie nous étaient apparues dès le premier interrogatoire. Zauner est allé passer des examens dans un hôpital psychiatrique. Au moment du procès, la Cour avait connaissance des résultats.

Tout semblait parfaitement clair et surtout : l’accusé avait avoué. Et ça, c’est irréfutable. C’est peut-être une vision des choses très simpliste, mais l’aveu du crime par le suspect est un acte de purification psychique comparable à la confession. Le coupable reconnaît sa culpabilité, comme le pécheur, ce qui lui apporte le soulagement et la paix de l’âme. Enfin, c’est ce qu’on nous apprenait à l’époque où j’ai fait mes études.

Comme je vous l’ai dit, j’étais au tout début de ma carrière, c’était il y a bien longtemps, et depuis j’ai appris à remettre certaines choses en question. J’ai appris qu’il y a des raisons très différentes d’avouer un crime, et qu’on peut même avouer de manière très convaincante un crime qu’on n’a jamais commis. Il est parfois difficile de reconnaître la vérité, et il arrive que des policiers pourtant consciencieux n’entendent que ce qu’ils ont envie d’entendre, ils ne sont pas différents des autres gens. Ce qu’on avait, nous, finalement, c’étaient les aveux de Johann Zauner. Il a donc été inculpé.

Et puis, vers la fin de l’audience principale, alors qu’on avait déjà entendu tous les témoins et tous les experts, coup de théâtre : Zauner s’est levé et est revenu sur ses aveux. C’était comme si on avait quelqu’un d’autre en face de nous. Il était complètement buté. Il avait décidé de se rétracter, et il était impossible de lui faire entendre raison. Les personnes présentes se sont échauffées lorsqu’il a pris “Dieu pour témoin”. Le président du tribunal a menacé de faire évacuer la salle si les gens ne se calmaient pas. Personne n’a cru un seul mot de ce que disait l’accusé. Johann Zauner criait qu’il n’était pas coupable. Le juge a essayé à plusieurs reprises de l’amener à soulager sa conscience et à réitérer ses aveux. Mais Zauner n’a rien voulu entendre et il a même proposé de déclarer son innocence sur l’honneur, ignorant qu’il ne pouvait pas demander à prêter serment. Son avocat lui-même a été incapable de le calmer. Je mentirais en niant qu’à l’époque, j’étais absolument convaincu de sa culpabilité. Johann Zauner a été condamné sur la base de preuves accablantes et des déclarations à charge de nombreux témoins. Mais comme toujours dans ce genre d’affaire, il restait un petit pourcentage d’incertitude.

Je ne sais pas si aujourd’hui encore, comme il y a dix-huit ans, je demanderais pour les deux meurtres reprochés à Zauner une

peine de prison de huit ans pour chacun d'entre eux, de douze ans au total s'il reconnaissait les faits.

Finalement, le tribunal l'a condamné à une peine de dix ans de prison, sans remise en liberté. En raison de ses déficiences mentales et du risque de récidive, il a été décidé de le placer dans un asile une fois qu'il aurait purgé sa peine. L'expert avait jugé que sa démence ne le rendait que partiellement responsable de ses actes.

La décision de la Cour me convenait. Les résultats de l'enquête ne nous laissaient aucun autre choix, et le verdict de la Cour était le bon ; quant à savoir s'il était juste, c'est une autre histoire.

Aucun tribunal au monde ne peut rendre la justice ; nous ne pouvons prendre nos décisions que sur la base des preuves dont nous disposons au moment du procès et, bien entendu, dans le cadre des possibilités légales. Malheureusement, notre interprétation de la vérité est trop souvent fausse ou, de notre point de vue, nous n'en voyons qu'une petite partie. La vérité est un enfant farouche et sa mère, la justice, est souvent aveugle.

MATTHIAS KARRER

Il s'était réveillé en pleine nuit. Il faisait sombre, et il n'y avait plus que lui dans la salle. Même le patron était parti. Il avait dû s'endormir, le sous-bock et l'addition étaient restés sur la table. Il avait mal au bras sur lequel il s'était appuyé. Il avait des douleurs jusque dans l'épaule, ses muscles étaient tout contractés. Sa main était engourdie, et il dut la masser un peu avant de pouvoir s'en servir normalement. En se réveillant, il ne savait plus où il était ni ce qu'il faisait là. Puis ça lui était revenu. Il n'avait jamais quitté l'auberge hier soir. Alors qu'il n'était entré que pour manger un morceau. Il avait passé toute la journée dehors, à sonner aux portes des gens. Vers sept heures, il en avait eu marre, et il s'était dit qu'il avait bien mérité son repas.

Le métier d'affûteur n'était plus lucratif. Les gens n'appréciaient plus ses compétences. Il y a dix ans encore, il gagnait bien sa vie, mais maintenant ? Aujourd'hui, les gens achetaient des produits de masse, des couteaux avec des manches en plastique qu'on vendait pour une bouchée de pain. Tout était bon marché, tout allait vite, quand on avait besoin de quelque chose de neuf, on allait chez Woolworth ou chez Bilka. Où ils jetaient leur camelote à la tête des clients. Impossible d'aiguiser un couteau pareil, la lame se pliait rien qu'à la regarder, et lorsqu'il la plaçait sur la pierre à aiguiser, il avait peur qu'elle se casse, tellement le truc était de mauvaise qualité.

— Fini, le bon vieux temps, dit-il à mi-voix, en se tenant au plateau de la table pour se relever. Aussi loin qu'il s'en souvienne, il avait toujours été sur la route. Il n'était pas tzigane, sa famille appartenait à la communauté yéniche. Depuis plusieurs générations, ils étaient marchands ambulants, affûteurs ou vanniers, c'étaient des gens respectables, avec une licence en règle et une petite maison à Unterlichtenwald. Au plus dur, pendant le III^e Reich, lorsque sa licence avait perdu sa validité et que le père avait dû aller travailler dans l'usine de munitions, la petite maison leur avait sauvé la vie, même si les autres Yéniches les regardaient avec mépris parce qu'ils s'étaient sédentarisés.

“Si tu vis dans une maison, t'es plus un Yéniche, t'es un gadjo.”

Mais le fait est que sans domicile fixe, ils auraient tous fini à Dachau.

Les gens comme lui, rien ne les retenait à un endroit, et dès la fin de la guerre, il avait pris la route. On a ça dans le sang, on n'y peut rien.

Il venait dans ce coin deux ou trois fois par an, c'est pour ça qu'il

connaissait l'auberge. Il avait des itinéraires bien définis. La première fois qu'il était venu ici, c'était deux ans après la guerre, et à quelques rares exceptions près il y revenait chaque année.

— Bon sang, ça fait un bail ! dit-il à mi-voix et, encore hésitant sur ses jambes, il tâta les poches de sa veste à la recherche de ses cigarettes et de son briquet. Ne trouvant rien, il se rassit sur sa chaise.

En arrivant à Einhausen la veille, il était entré ici. Il avait commandé un *saurer Pressack*, un plat de charcuterie. C'est ici qu'on trouvait les meilleurs de la région. La serveuse était une vraie mégère, mais la nourriture était bonne, et on en avait encore pour son argent.

À la table d'à côté, des clients avaient commencé à parler politique. Pendant un moment, il s'était contenté de les écouter, puis il s'était mêlé à la discussion depuis sa table, et finalement il avait pris sa bière et s'était assis avec eux.

La salle se vidait, mais la discussion se faisait de plus en plus enflammée. Ils ont commencé à se raconter des histoires "de l'ancien temps", et certains à dire que telle ou telle chose ne se serait jamais passée avec quelqu'un comme Adolf.

Il ne s'était pas rendu compte de tout ce qu'il avait bu. En temps normal, il était plutôt modéré, mais hier... Au bout du compte, il avait vraiment bu quelques bières et schnaps de trop.

Il tâta à nouveau ses poches à la recherche d'une cigarette, en vain.

"Bon sang, mais où est-ce que je les ai mises ?"

Si les autres n'étaient pas partis, il aurait continué à débattre et à picoler, alors que la journée n'avait pas été particulièrement bonne. Lorsque le dernier de la tablée avait perdu l'envie de discuter et était rentré chez lui, il avait commandé un dernier schnaps et un demi.

"On tient mieux debout sur deux jambes que sur une."

Et comme toujours quand il avait bu un coup de trop et s'indignait de la bêtise et de l'injustice de ce monde, il avait repensé à cette funeste histoire. Ça le rendait malade qu'ils n'aient jamais arrêté le bon. Et pire encore, qu'ils ne l'aient même pas cherché. Celui qui avait réglé son compte à la jeune femme, il devait avoir la belle vie maintenant, avec épouse et enfants, si ça se trouve. Il ne devait pas trimer toute la journée comme lui, peut-être même qu'il avait un bon salaire. Et lui ? Il n'avait jamais eu grand-chose à se reprocher, au fond, et pourtant, sa situation ne faisait que se dégrader. Pour les gens d'ici, il n'était qu'un affûteur, une crapule, un gitan. Qui ça intéressait qu'il ait presque toujours essayé d'être honnête ?

"Ils ne te laisseront jamais grimper les échelons", se dit-il.

Toujours sous l'effet de l'alcool, il entreprit une nouvelle fois de se lever de sa chaise. Il finit par se tenir debout, en équilibre encore précaire sur ses jambes. Lentement, prudemment, il avança à tâtons dans l'obscurité jusqu'à la porte. Elle était verrouillée, mais il trouva

un peu plus loin le rebord d'une fenêtre.

Certains jours, on ferait mieux de rester au lit, de ne pas se lever du tout, comme hier, par exemple. Dès le matin, tout était allé de travers, dès le trajet de Einhausen à Finsterau. Une espèce de saligaud avait laissé une planche cloutée sur la route. Il ne l'avait pas vue, il avait roulé dessus avec sa Lloyd 600. Un pneu crevé. C'est après avoir changé le pneu, alors qu'il regardait autour de lui en fumant lentement sa cigarette, qu'il s'était rendu compte qu'il était à Finsterau, juste au croisement de la route qui menait à la maison où la jeune femme avait été assassinée juste après la guerre.

Il ouvrit la fenêtre.

Il aurait dû faire demi-tour tout de suite, ce genre d'endroit ne valait rien de bon. Ce n'était pas un hasard, ça ne pouvait pas en être un.

“Elle erre toujours là-bas. La maison doit être hantée, cette pauvre âme ne trouve pas la paix. Pas étonnant que j'aie crevé juste à cet endroit hier. Sacredieu, et maintenant voilà que je reste coincé avec ma veste.”

Il entreprit laborieusement de la libérer. Il tira dessus, la secoua et, lorsqu'il arriva à ses fins, les cigarettes et le briquet qu'il avait cherchés tout à l'heure tombèrent sur le rebord. Il les ramassa et sortit en enjambant la fenêtre. Dehors, il alluma une cigarette et inspira profondément la fumée. Elle avait un goût inhabituel, et lui la gorge en feu.

“Merde alors, j'ai tellement picolé que je ne sens même plus le goût de la clope.” Il se débarrassa de sa cigarette d'une pichenette et disparut.

THERES

— L'avocat de Johann a appelé chez M. le curé. Il m'a dit de te dire que c'est urgent, il a demandé si tu pouvais venir. Il rappellera dans une heure.

La cuisinière du curé se tenait devant la porte, encore tout essoufflée. Theres ôta son tablier, prit son manteau, glissa ses pieds dans les chaussures qui l'attendaient à côté de la porte et suivit la cuisinière jusqu'au presbytère.

Au téléphone, l'avocat lui annonça qu'on avait transféré Johann à l'asile. Cela valait mieux pour lui. Son état se dégradait de jour en jour, le médecin de l'infirmerie de la prison ne pouvait plus prendre la responsabilité de le garder.

“C'est une prison, pas un asile”, avait-il déclaré. Le service n'était pas prévu pour des cas comme le sien, on ne pouvait pas le garder ici, la situation était devenue impossible, tant pour lui que pour ses codétenus. Il avait parlé avec le procureur et le juge, tous les trois avaient toujours douté que Johann ait toute sa tête. Aucune des discussions qu'ils avaient eues avec lui ne les avait renseignés sur le déroulement du meurtre. Quand il voulait bien s'exprimer sur ce qui s'était passé, il ne cessait de se contredire. Ça ne lui avait pas facilité son travail d'avocat. Après de nouvelles entrevues, ils en étaient arrivés à la conclusion que quelqu'un qui était sain d'esprit n'aurait jamais pu assassiner sa fille et son petit-fils de façon aussi barbare. Et que seul un fou pouvait ne manifester aucun regret au cours des semaines ou des mois suivants ; même quand un meurtre était commis de sang-froid, on finissait par découvrir un mobile qui permettait d'éclaircir les faits.

— Madame Zauner, croyez-moi, dans son état, l'asile sera certainement plus facile à supporter que la prison. Il est inutile d'espérer une réouverture de l'enquête, on n'a aucun élément nouveau. Je suis terriblement désolé, mais c'est tout ce que je peux faire pour vous.

Et il raccrocha.

Theres resta un moment debout à côté de l'appareil, puis elle reposa à son tour le combiné. À la cuisinière qui l'interrogeait du regard, elle se contenta de dire : “Ils l'ont emmené à Karthaus.”

Puis elle s'en alla.

Theres ne prêta pas attention à la pluie qui commençait à tomber et devint de plus en plus forte, si bien qu'elle arriva à la maison trempée

jusqu'aux os.

La lettre de l'administration arriva deux jours plus tard. Elle disait où on l'avait emmené exactement, et signalait qu'étant donné qu'il n'était plus en prison, mais interné à l'hôpital psychiatrique, elle pouvait lui rendre visite plus souvent, si elle le souhaitait. Elle était allée le voir dès la semaine suivante et était restée auprès de lui aussi longtemps que les médecins le lui avaient permis.

JOHANN

Ce n'était pas comme en prison, ils étaient quatre ou six par chambre à la clinique. Et la lumière n'était pas complètement éteinte la nuit, une petite loupote restait tout le temps allumée. Dès que la nuit commençait à tomber de l'autre côté des fenêtres à barreaux, il s'agitait. Il ne supportait pas de rester dans son lit, alors il faisait les cent pas ou allait s'asseoir tout près d'un de ses voisins de chambrée et le regardait fixement. Si les infirmiers le recouchaient et attachaient ses bras et ses jambes au cadre du lit pour éviter qu'il se relève et reprenne ses promenades nocturnes, il se mettait à hurler. Parfois, il se calmait tout seul au bout d'un moment, parfois il fallait le sortir de la chambre sur son lit à roulettes et on le ramenait le lendemain matin, encore tout perturbé et épuisé par la nuit qu'il avait passée.

Il passait ses journées assis sur son lit ou à faire les cent pas dans le long couloir, pendant des heures. Au début, il comptait les pas, il comptait ses allers-retours dans le couloir, mais peu à peu il avait oublié de le faire. Dans ces couloirs peints en blanc, on trouvait d'autres personnages misérables comme lui. Eux aussi étaient absorbés toute la journée dans des conversations avec eux-mêmes. Tantôt il marmonnait, tantôt il se mettait à hurler. D'une seconde à l'autre, une humeur pouvait se transformer en son contraire. Il vivait dans son propre monde, à l'écart de tous, incapable de parler aux autres, de compatir. Comme la vieille femme édentée qui attendait toujours qu'il passe devant sa chambre. Alors elle se jetait sur lui, touchait son visage, lui mettait les doigts dans la bouche pour arriver à son nez. Il ne pouvait s'en dépêtrer, elle essayait de lui enfoncer ses maigres index dans les yeux. Il se défendait tant bien que mal, criait à l'aide, jusqu'à ce que les infirmiers arrivent et emmènent la vieille.

Certains jours, il ne supportait pas de sentir sa chemise sur sa peau. Les infirmiers pouvaient essayer de la lui enfiler autant de fois qu'ils voulaient, il se l'arrachait à chaque fois. S'ils lui attachaient les mains dans le dos, il se tordait par terre, essayait d'attraper un morceau de tissu entre ses dents pour réussir à l'enlever, comme un lézard qui se débarrasse d'une ancienne peau toute sèche.

Dans les salles dont les portes donnaient sur l'autre côté du couloir, des groupes de patients passaient des heures à démêler des écheveaux de laine. Lorsqu'ils réussissaient à libérer un long fil, ils le nouaient aux autres pour en faire des pelotes multicolores.

Le médecin l'invita à se joindre à eux, et alors qu'il n'était

absolument pas habitué à rester à l'intérieur toute la journée, il accepta de s'asseoir avec les autres à une table pour démêler les fils de laine.

Plus le temps passait, plus il ne percevait que des bribes du monde qui l'entourait. Les jours se ressemblaient, entrecoupés uniquement par les visites des médecins. La seule chose dont il avait conscience, c'était de se perdre de plus en plus, et sa foi ne lui apportait aucune consolation. Il essayait de lutter, il aurait voulu se débarrasser de ces pensées qui le tourmentaient en les couchant sur le papier, mais ses mains ne lui obéissaient plus, alors il se mit à emmagasiner ses souvenirs dans des bouteilles vides, qu'il remplissait à ras bord de mots avant de les refermer soigneusement. Lorsqu'il tenait une de ces bouteilles près de son oreille, il avait l'impression d'entendre sa propre voix. Et s'il ôtait le bouchon, les mots s'échappaient. Les infirmiers et les médecins, qui ne comprenaient pas ce qu'il faisait, le croyaient désormais complètement fou. Mais quel autre moyen avait-il de protéger ses souvenirs ? Il fallait qu'il emprisonne les mots avant qu'ils soient perdus à jamais, car à chaque phrase qu'il prononçait, il semblait oublier davantage de choses. Et ils n'arrêtaient pas de le tourmenter, de lui poser sans cesse les mêmes questions, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de lui qu'une enveloppe vide.

Afra referme le battant et appuie fermement sur la poignée. Elle vérifie encore une fois que la fenêtre est bien fermée, puis elle prend la saucisse sèche pendue à un crochet dans le garde-manger, coupe encore une tranche de viande fumée avec le couteau qu'ils laissent toujours là, prêt à l'emploi, met le tout dans son tablier et retourne dans la cuisine.

Entre-temps, Albert s'est levé et est sorti dans le couloir, abandonnant son croûton de pain au beau milieu de la pièce. Afra dispose la viande et la charcuterie sur une assiette de bois qu'elle pose sur la table, avec la cruche d'eau et deux verres. Elle se penche pour ramasser le quignon de pain et le redonne à Albert.

— Tiens, mon poussin, il te faut de bonnes dents pour mordre là-dessus, mais laisse la bûche, sinon tu vas te faire mal.

Afra essaie de prendre un ton joyeux, elle ne veut rien laisser paraître, mais elle est encore bouleversée par la querelle qu'elle vient d'avoir avec Hetsch. Qu'est-ce qui lui prend de venir la harceler comme ça ? Il a dû guetter le père – s'il avait été à la maison, Hetsch se serait tenu à carreau. Il faut toujours sauver les apparences ! Alors comme ça, elle n'est qu'une fille facile !

— Lâchez-moi les basques, bande d'hypocrites ! grommelle-t-elle. Albert lance à sa mère un regard interrogateur. Pas toi, mon petit trésor, je ne parle pas de toi.

Afra prend Albert dans ses bras, le petit mâchouille le morceau de pain dur qu'il tient avec ses deux mains.

— Tu as de quoi faire avec ça.

Elle se penche vers lui et l'embrasse sur le front.

Lorsqu'on frappe à la porte, elle craint une seconde que Hetsch ne soit revenu. Elle serre le petit plus fort contre elle, comme s'il pouvait la protéger d'un malheur, et la porte s'ouvre. L'un des deux compagnons qui s'étaient arrêtés là la veille se tient sur le seuil.

— La porte était ouverte, alors je suis entré. Je voulais vous demander si on pouvait se laver à la pompe. Peut-être que vous auriez aussi un bol de lait ou quelque chose à grignoter ? On se contentera d'un quignon de pain.

— Je peux vous donner du lait caillé, et puis une tranche de pain. Je vous apporte ça dehors.

— Dieu vous le rendra.

— Où est-ce que vous allez, comme ça, tous les deux ?

— Partout et nulle part.

— Ce n'est pas vraiment un but de voyage, ça. Tu peux rejoindre ton collègue, je vous apporterai le pain et le lait tout à l'heure.

Afra se détourne, le petit toujours dans les bras. Albert a passé autour de son cou la main qui tient le morceau de pain, et de l'autre, il joue avec son col. Mais l'étranger reste où il est, il ne semble pas disposé à partir. Le petit tire légèrement sur le lobe de l'oreille de sa mère. Elle fait volte-face :

— Je t'ai dit que je vous apporterais ça dehors, pas besoin de rester planté là.

Afra considère le visiteur d'un air méfiant. Mais Albert se met à gigoter et à pleurer, accaparant à nouveau toute son attention. Il se tortille, il voudrait que sa mère le repose par terre.

— Vous auriez peut-être aussi un petit bol d'eau chaude ? Pour se raser.

— Oui, je peux vous donner ça.

Afra pose Albert et se dirige vers la cuisinière. Elle soulève le couvercle de la marmite en cuivre et prend une louche pour verser un peu d'eau bouillante dans un bol.

— Vous avez trouvé où dormir hier soir ?

Elle tend le bol au jeune homme.

— Voilà, ça devrait suffire. Je ne l'ai pas rempli, comme ça vous pourrez rajouter un peu d'eau froide. Vous avez tout ce qu'il vous faut ? Un miroir ? Sinon je peux vous donner celui du père.

— Pas besoin de miroir, mais merci quand même. Je vous rapporte le bol dès qu'on a terminé.

— C'est pas pressé. Quand j'aurai fini ici, je vous apporterai le petit-déjeuner. Il faut que je sorte de toute façon, j'ai encore du linge à sécher, et on dirait que le temps ne va pas se maintenir longtemps.

Le jeune homme ne fait toujours pas mine de partir. Afra ne sait pas quoi faire. Pour le décider à s'en aller, elle avance jusqu'à la fenêtre et regarde dehors.

— Ça va tenir encore un moment, je ne crois pas qu'il va pleuvoir tout de suite.

Elle l'entend prononcer cette phrase. Il reste encore là un instant, le bol à la main, comme s'il voulait ajouter quelque chose, puis il finit par se diriger vers la porte.

Afra, qui lui tourne le dos, l'entend refermer derrière lui.

— Il ne savait pas ce qu'il voulait, ce drôle de gaillard, pas vrai, Albert ? Il était aussi insistant que Hetsch. Et d'ajouter : Mon Dieu, Albert, il faut que j'aille ramasser les morceaux du petit vase qui sont éparpillés dans la chambre. Reste bien sagement ici, maman revient tout de suite, tu entends ? Je prends vite la pelle et la balayette et j'y vais. Je n'en ai pas pour longtemps, et toi, ne t'approche pas du

fourneau, sinon tu vas te brûler les doigts.

Albert ne l'écoute pas, assis par terre, il joue avec son croûton de pain, il forme des petites boules de mie mouillées de salive qu'il fait rouler devant lui.

EXTRAIT DE LA DÉPOSITION DE MATTHIAS KARRER, MARCHAND AMBULANT ET
AFFÛTEUR, DIX-HUIT ANS APRÈS LES FAITS

J'ai quitté Unterlichtenwald juste après la guerre. Du temps des nazis, le père n'était pas autorisé à voyager avec sa licence de marchand ambulant. Il me parlait toujours de la vie libre. Dans notre communauté, les gens ont toujours voyagé ; ça nous est indispensable comme l'air pour respirer, on a ça dans le sang. Mon père est venu au monde à côté de la voiture, au bord de la route. Comme son père avant lui et tous nos ancêtres. Ils se déplaçaient en carriole à chevaux, avec toute la famille, les canards, les oies, les cochons, ils emportaient tout avec eux, tous leurs meubles, etc. Nous avions nos endroits fixes, et nous passions de l'un à l'autre. Tout le monde savait quand nous étions là. Nous étions des gens respectables, pas des tziganes, des Yéniches.

Ça doit être au printemps 1947 que j'ai pris la route. J'ai mis mes affaires dans mon sac à dos et je suis parti. J'étais le premier Karrer à partir seul, mais je savais que je retrouverais les nôtres sur la route. Et c'est ce qui s'est passé. On les reconnaît à leur parler, un mélange d'argot, de bavarois et de yiddish, un peu de tout, comme nous, quoi.

À l'automne de cette même année, j'ai rencontré deux compagnons, un qui s'appelait Otto et l'autre Wackes, l'Alsaco. Je ne connais pas son vrai nom. On l'appelait comme ça, parce que Wackes, ça veut dire Français chez nous. Il disait toujours qu'il allait se débrouiller pour passer en France et s'engager dans la Légion. Voilà comment il était.

Je me suis laissé entraîner à faire quelques conneries avec eux, on a chapardé des trucs par-ci par-là. À cet âge-là, on voit pas mal de choses autrement, on veut impressionner ses nouveaux amis. On est bête quand on est jeune. Ça ne pouvait pas continuer comme ça impunément.

Otto et moi, on s'est fait prendre chez le boulanger d'Alling. On n'avait quasiment rien mangé la veille, juste quelques pommes pas mûres et un quignon de pain rassis. J'avais la tête qui tournait tellement j'avais faim, l'air que j'avais dans le ventre m'était monté à la tête.

On est arrivés au village à la tombée de la nuit. Wackes nous avait bassinés toute la journée. Selon lui, on pouvait entrer sans problème chez le boulanger, il connaissait les lieux "comme sa

poche". Il avait travaillé là pendant la guerre, et il avait encore des comptes à régler. Le type l'avait épuisé à la tâche, ça ne lui ferait pas de mal de payer un peu pour ce qu'il avait fait. Il irait bien lui-même, si on n'avait pas le courage, mais sa main lui faisait toujours mal, elle ne voulait pas guérir. Pour que je le croie, il me l'a mise sous le nez, et j'ai vu qu'il avait une profonde coupure sur la paume, la plaie était ouverte, la chair à vif.

"Et puis, m'a-t-il dit, comme ça, on verra si t'as vraiment quelque chose dans le ventre ou si t'es juste un beau parleur qui chie dans son froc. Nous, on n'a pas besoin d'un type comme ça, pas vrai, Otto ?"

L'autre a hoché la tête, comme s'il approuvait. Quand on est un jeune gars, on ne se le fait pas dire deux fois, c'était décidé. On prendrait de l'argent et du pain, ou ce qu'on pourrait trouver d'autre.

Le Français devait faire le guet à l'avant, et Otto et moi, passer par-derrière et entrer dans le fournil par la fenêtre.

Le boulanger avait sa chambre juste au-dessus. Ça, Wackes ne nous l'avait pas dit. Peut-être qu'il ne le savait pas. En tout cas, quand j'ai cassé la fenêtre à côté de la porte, ça a dû les réveiller en haut. Il faut dire que ça a fait suffisamment de bruit, j'avais donné un coup à réveiller les morts. Bref, une fois la vitre cassée, on est entrés dans le fournil. Après ça, tout est allé très vite. On n'a même pas eu le temps de chercher de l'argent ou quelque chose d'autre à emporter. Le boulanger nous a coincés. Et quand on se retrouve avec une carabine à plombs sous le nez, on sait qu'on n'a plus qu'à se tenir tranquille. Ni une ni deux, les policiers sont arrivés et ils nous ont embarqués. Quant à ce salaud de Wackes, il avait filé. Otto et moi sommes donc les deux seuls à nous être retrouvés au poste.

HETSCH

On ne pouvait pas dire que la discussion avec Afra s'était bien passée. Hetsch s'était précipité dans la forêt comme un fou, il parlait tout seul, n'arrêtait pas de se lamenter. Il était furieux. Pourquoi ne voulait-elle pas de lui ? Elle s'était bien acoquinée avec le Français. Tout ça parce qu'il avait une jambe plus courte que l'autre ? Il était l'un des plus gros exploitants du village, une fille comme Afra, elle pouvait se mettre debout sur la tête, elle n'en trouverait jamais un autre comme lui. Mais c'était sa faute, il s'y était pris comme un imbécile. Plus il avançait, plus il était en colère. Non mais, pour qui elle se prenait ? Elle n'était qu'une catin, une fille qui couchait avec les Français. Qui n'avait pas un sou ni devant ni derrière et qui s'était fait engrosser par-dessus le marché. Tant qu'à avoir un bâtard, autant que ce soit avec un gars d'ici. Elle s'était vraiment comportée comme une traînée. Dire qu'il avait été assez bête pour se laisser intimider. Elle l'avait envoyé sur les roses et il avait pris la fuite comme un gamin. Parce qu'il avait eu la trouille de la mère Zauner. Il n'était qu'une poule mouillée. Pourtant, il ne l'avait pas vue, Theres. Et quand bien même ? Qu'est-ce qu'elle aurait à y redire ? Des crève-la-faim, des sans-terre, ils pouvaient s'estimer heureux qu'il veuille d'Afra et de son bâtard. Ça leur ferait un souci en moins. Leur baraque suait la misère par tous les pores.

Hetsch marchait à vive allure. L'air était lourd, la sueur lui coulait le long du dos. De temps à autre, il s'essuyait le front avec son mouchoir. Il aurait dû s'y prendre autrement, tout à fait autrement. La prochaine fois, il ne se laisserait pas mettre à la porte aussi facilement. Il ne ferait pas les choses à moitié. Mais qui sait quand une nouvelle occasion se présenterait, quand il aurait le courage de lui parler à nouveau ? Ça pouvait durer, alors pourquoi attendre ? Il allait y retourner tout de suite. Ça ne souffrait aucun délai, il fallait qu'il sache maintenant. Tout de suite.

Hetsch s'arrêta, il allait retourner à Finsterau. Il allait demander des explications à Afra, et il resterait jusqu'à ce qu'elle dise oui, qu'elle soit forcée de dire oui. Et si elle s'obstinait, elle allait voir ce qu'elle allait voir. Un homme comme lui n'allait pas se laisser ridiculiser deux fois. Qu'est-ce qu'elle avait, à la fin ? Elle pouvait s'estimer heureuse qu'il veuille l'épouser. Il allait lui montrer qu'on ne le traitait pas comme ça. Ah ça non ! Voilà exactement ce qu'il allait faire.

AFRA

Dans la chambre, les débris du vase sont éparpillés jusqu'en dessous du lit. Afra se penche et récupère les morceaux à l'aide de la balayette. Elle pense au petit qui est seul dans la cuisine, elle a peur qu'il s'approche du fourneau malgré son interdiction. Elle tend donc l'oreille, à l'affût du moindre bruit.

Mais que fait le père ? Il est tard, il devrait être là d'une minute à l'autre. Elle entend des pas dans le couloir, un léger bruissement, puis la porte de la cuisine qui s'ouvre. Afra est sûre d'avoir reconnu le pas de son père. Elle est soulagée, Albert n'est plus seul dans la cuisine, le père va avoir l'œil sur lui.

Soudain, elle entend le petit pleurer. Elle s'interrompt et retourne à la cuisine le plus vite possible. Par la porte entrouverte, elle voit le gamin assis par terre dans un coin de la pièce, à côté du banc. De la morve et des larmes coulent sur son visage.

— Qu'est-ce qui se passe, Albert ? Tu t'es fait mal ?

Afra court vers le petit, se penche sur lui, essaie de calmer ses pleurs. Du coin de l'œil, elle voit une autre personne dans la pièce. Ce n'est pas le père. Elle tourne la tête et reconnaît l'autre compagnon, celui qui lui avait fait penser au père du petit, qui se tient dos au buffet. Afra ne comprend pas tout de suite ce qui se passe, elle croyait avoir reconnu le pas de son père, mais c'est alors qu'elle remarque les portes et les tiroirs ouverts. Elle se relève et avance d'un pas vers le jeune homme.

— Qu'est-ce que tu cherches ? Va-t'en, tu as compris, dégage !

L'intrus, loin de se sentir pris sur le fait, reste parfaitement calme. Il esquisse même un sourire.

— Ce que je cherche ? À ton avis ? De l'argent, quelque chose à manger, et tout ce que je pourrai trouver d'autre.

— Y a rien à voler chez nous. On n'a rien.

Afra rassemble tout son courage et avance lentement vers lui.

Il fait un écart, et Afra croit d'abord que c'est pour la laisser avancer, mais elle aperçoit le couteau qu'il tient dans la main. Il l'avait caché derrière son dos.

— À ta place, j'irais m'asseoir sur ce banc et je me tiendrais tranquille, comme ça, il ne t'arrivera rien, et au petit non plus.

Son sourire contraste avec la froideur de ses yeux et de sa voix.

Afra hésite un instant, puis elle continue à avancer lentement vers lui.

— Range ce couteau, tu ne me fais pas peur, j'en ai déjà maté d'autres que toi.

D'un bond, elle est sur lui, elle essaie de saisir son bras. Il se détourne, la repousse d'un coup d'épaule. Ils se battent. De sa main libre, il la prend par les cheveux. Elle essaie de le griffer, de le mordre. Lui de l'obliger à le lâcher. Elle s'agrippe à lui, donne des coups de pied dans le vide, essaie de le toucher au tibia. Elle parvient finalement à saisir son bras.

Pendant quelques secondes, ils tiennent le couteau tous les deux ; l'intrus ne cède pas, il essaie de mettre Afra à terre. Ils viennent heurter le buffet de cuisine. Les assiettes s'entrechoquent, les portes du meuble claquent. Albert pleure à chaudes larmes. Il se lève et avance vers sa mère. Celle-ci parvient enfin à prendre le couteau des mains de son agresseur. Ce faisant, elle lui inflige une profonde coupure.

— Et maintenant, tu dégages.

Afra tient le couteau à deux mains, elle tourne le dos à la porte de la cuisine, elle ne quitte pas son agresseur des yeux, elle le tient à sa merci. Albert se cramponne de toutes ses forces à sa jupe.

— La sale bête m'a donné un coup de couteau ! Regarde comme je saigne ! Attends, toi, tu vas voir !

Il est à nouveau près d'elle. Préoccupée par les pleurs d'Albert, elle ne se rend compte de la présence du deuxième type que lorsque celui-ci lève le bras et l'assomme avec une bouteille. Le couteau tombe à terre. Afra titube, se retient à la table de justesse. Elle essaie de se relever. Elle est en train de se redresser lorsqu'un second coup l'atteint. Les cris du petit deviennent stridents, il essaie de s'approcher de sa mère. L'un des deux l'empoigne, lui fait lâcher prise et l'envoie valser comme une poupée dans un coin de la pièce, le petit reste à terre, pousse des gémissements. Afra agrippe les jambes de son agresseur. Il lui donne des coups de pied. La repousse. La frappe à nouveau. Mobilisant ses dernières forces, Afra se traîne jusqu'au canapé, auquel elle s'agrippe de ses deux mains pour essayer de se relever. Du sang coule sur son visage.

Elle se rend à peine compte que l'un des deux hommes la pousse sur le canapé, qu'il recommence à la frapper. Tout se brouille devant ses yeux.

Quand je me suis rendu compte que Wackes avait échappé aux gendarmes et qu'Otto et moi étions les seuls à s'être fait prendre, ça m'a sacrément énervé. J'étais furieux contre le Français. Faire le malin et nous laisser dans la mouise ! Foutre le camp parce qu'il a les jetons ! Et ça parle jour et nuit de la Légion et du cran qu'il faut pour y aller ! J'ai dit à Otto ce que je pensais de son copain, que c'était qu'un sale vaurien. Qu'il avait aucun sens de l'honneur.

“Il nous a laissés tomber quand on avait besoin de lui, ça ne se fait pas. C'est dégueulasse.”

Voilà ce que j'ai dit à Otto.

Il ne voulait rien entendre au début, il m'a dit de “fermer ma gueule”, mais peu à peu lui aussi a laissé sortir sa colère contre Wackes. Il s'est mis à me raconter tout ce qui s'était déjà passé avec le Français, ce n'était pas la première fois qu'ils entraient comme ça chez quelqu'un et il m'a avoué qu'il était vraiment content de ne plus être avec lui.

“Wackes, c'est un sauvage. Tu sais, c'est pas plus mal que je me sois fait choper maintenant, sinon j'aurais peut-être sacrément mal tourné. Tant pis s'il a filé, avec lui t'as intérêt à faire gaffe à ce que tu dis, au moindre mot. Il prend tout de suite la mouche, et il a vite fait de sortir son couteau. Tu serais pas le premier à y passer.”

Voilà ce qu'il m'a dit.

Et puis peu à peu, il m'a raconté toute la période qu'il avait passée avec Wackes. Au début je ne voulais pas vraiment le croire, on entend toutes sortes d'histoires en prison, et la plupart sont inventées.

On était dans la même cellule, et la nuit, quand Otto n'arrivait pas à dormir, il ressassait les mêmes histoires, une en particulier, qui ne cessait de le tourmenter, et c'est comme ça que j'ai appris ce qui s'était passé.

“Juste avant de te rencontrer, on s'est arrêtés dans une maison dans le coin de Finsterau, et c'est là que le drame s'est produit. Au début, tout s'est passé comme d'habitude. Je suis entré et j'ai demandé si on pouvait se laver à la pompe dans la cour, et puis si on pouvait nous donner un peu à manger. Évidemment, je voulais voir s'il y avait quelque chose à voler. Je mentirais en disant le

contraire. Je suis donc entré sous un prétexte quelconque pour voir qui il y avait dans la maison. Il y avait juste la jeune femme et le petit, je l'ai dit à Wackes et il est allé voir à son tour. Il m'a dit que ce genre de fille était facile à intimider et qu'il lui ferait dire sans mal où ils cachaient ce qu'ils avaient. Il fallait juste faire vite, pour que personne ne les surprenne."

Otto devait rester faire le guet près de l'abreuvoir. Mais quand il a entendu les cris du petit, il est entré dans la maison.

"Le petit hurlait comme si on l'écorchait vif, la fille avait le couteau. Wackes m'a crié que la sale bête lui avait tailladé la main. Ni une ni deux, j'ai attrapé une bouteille vide et je l'ai assommée. Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ? Elle a laissé tomber le couteau et s'est rattrapée de justesse à la table. En deux ou trois pas, Wackes était sur elle et il a éloigné l'arme. Mais elle était tenace, elle a rassemblé ses forces et elle s'est relevée, et là tout est allé très vite, Wackes s'est mis à la frapper. D'abord avec la bouteille, qu'il m'avait prise des mains, puis avec une petite houe. Je ne sais pas où il l'avait trouvée. Je suis resté planté là. Jusqu'à ce que Wackes me hurle de sortir, de retourner faire le guet. Car si quelqu'un d'autre arrivait, on était foutus. Je suis ressorti et j'ai rassemblé nos affaires. Le Français m'a rejoint au bout de quelques minutes et on a filé."

Wackes lui avait dit qu'il avait réglé son compte à la fille, et qu'il avait fait taire le gamin.

"Il arrêtais pas de gémir."

Otto ne voulait rien savoir.

Tout ça pour pas grand-chose : ils n'avaient emporté qu'un saucisson, quelques marks et une montre à gousset. Il avait trouvé l'argent et la montre dans la chambre, où il était allé fouiller après.

Je n'arrêtais pas de repenser à cette histoire, je voulais savoir s'il y avait du vrai là-dedans ou si c'étaient seulement des affabulations. Je voulais qu'ils recherchent cette canaille de Wackes. J'ai donc raconté l'histoire à l'un des gardiens. Mais il ne m'a pas cru, il s'est dit que je voulais mouiller quelqu'un d'autre, c'est chose courante en prison, pour avoir de meilleures cartes en main dans l'affaire du boulanger. Quant à cette poule mouillée d'Otto, évidemment, d'un seul coup il ne savait plus rien. Il aurait renié sa propre mère, cet imbécile. Enfin, il est vrai que s'il avait parlé, il ne s'en serait pas tiré aussi facilement.

Quand je suis sorti de prison, il s'est passé plusieurs années sans que je repense à tout ça. Comment est-ce que je pouvais savoir si tout ça avait bien eu lieu, ou si Otto avait seulement voulu faire son intéressant ! Je n'ai su que bien plus tard qu'il avait dit vrai,

par hasard, alors que j'étais dans le coin de Finsterau. C'est un client qui m'en a parlé, et c'est comme ça que j'ai eu l'article de journal de l'époque.

Quand j'ai voulu en parler à la police, cette fois encore, personne ne m'a cru. Ils m'ont dit qu'on avait arrêté et condamné "le bon". Wackes, il paraît qu'il est dans la Légion, et Otto, il n'a jamais rien fait d'honnête, et il a fini par se faire poignarder dans une bagarre de café. C'est du moins ce que j'ai entendu.

Mais je n'ai jamais réussi à oublier l'histoire de la jeune femme et du petit.

WACKES

Lorsque Winfried Niedermayer vint garer son bus sur le parking après son dernier tour, vers quatre heures et demie, c'était la fin d'une journée de travail ordinaire. Il avait commencé son service le matin, pris son repas de midi dans le bus, avant de se reposer un peu. Rien n'était différent des autres jours.

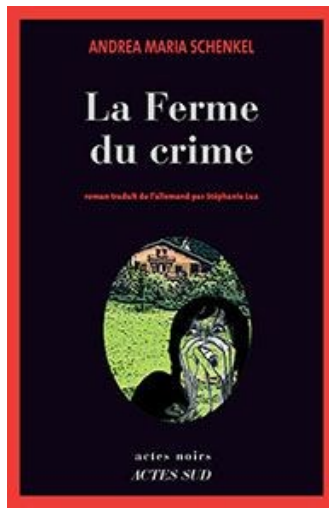
Il gara le véhicule sur l'emplacement réglementaire, prit sa veste derrière son fauteuil de chauffeur, puis son porte-documents. Il vérifia encore une fois que tout était en ordre, puis il descendit du véhicule, ferma la portière à clé, il allait passer au bureau, comme d'habitude, pour y laisser son trousseau et signer la liste.

Les hommes s'avancèrent vers lui tandis qu'il traversait la cour. Il avait remarqué leur présence dès qu'il était arrivé sur le parking, mais il ne leur avait pas prêté plus d'attention que ça. Ils lui demandèrent comment il s'appelait, et s'il était passé dans la région de Finsterau à l'été 1947, pendant son tour du pays. Il sut tout de suite qu'ils étaient venus l'arrêter. Il se contenta de leur dire qu'il les attendait depuis longtemps.

Ils lui passèrent les menottes. Il les laissa faire, calmement, sans résistance.

Plus tard, lorsqu'ils lui demandèrent : "Pourquoi le gamin ?", il leur répondit :

— Quand une chatte meurt, on tue ses petits.



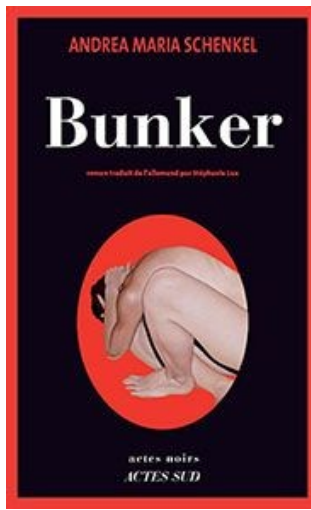
Dans les difficiles années de l'après-guerre en Allemagne, cinq membres d'une même famille sont assassinés dans une ferme isolée de Bavière. Ce premier roman inquiétant d'Andrea Maria Schenkel a été proclamé "meilleur roman du printemps criminel 2006" et a reçu le prix Friedrich-Glauser 2007.

[Revenir aux titres d'Anna Maria Schenkel](#)



Basé sur une histoire vraie, dans une ronde de témoignages qui défie la chronologie classique pour mieux épingler son sujet, le roman noir et sophistiqué d'un tueur en série dans l'Allemagne des années 1930.

[Revenir aux titres d'Anna Maria Schenkel](#)



Un homme espionne la femme qui habite en face de chez lui, s'introduit dans son appartement et l'enlève pour l'enfermer dans un bunker. Après *La Ferme du crime* ("Actes noirs", 2008) et *Un tueur à Munich* ("Actes noirs", 2009), Andrea Maria Schenkel s'affirme avec ce troisième roman intense et profond comme l'une des voix les plus subtiles de la littérature noire d'outre-Rhin.

[Revenir aux titres d'Anna Maria Schenkel](#)

Ouvrage réalisé
par le Studio [Actes Sud](#)

Table

Le point de vue des éditeurs

Andrea Maria Schenkel

Finsterau

Hermann Müller

Afra

Johann

Afra

Extrait de la déposition de Hermann Irgang, policier à la retraite,
dix-huit ans après les faits

Afra

Johann

Extrait de la déposition de Hermann Irgang, policier à la retraite,
dix-huit ans après les faits

Johann

Oberpfälzer Tagblatt du samedi 26 juillet 1947

Afra

Theres

Le médecin

Extrait de la déposition de Josef Weinzierl, alors policier stagiaire,
dix-huit ans après les faits

Johann

Extrait de la déposition du commissaire à la retraite Ludwig
Pfeiderer, dix-huit ans après les faits

Theres

Extrait de la déposition de Hermann Irgang, policier à la retraite,
dix-huit ans après les faits

Le procureur Augustin

Johann

Extrait de la déposition du procureur Augustin, dix-huit ans après
les faits

Matthias Karrer

Theres

Johann

Afra

Extrait de la déposition de Matthias Karrer, marchand ambulant et
affûteur, dix-huit ans après les faits

Hetsch

Afra

Extrait de la déposition de Matthias Karrer, marchand ambulant et
affûteur, dix-huit ans après les faits

Wackes

Table of Contents

Le point de vue des éditeurs

Andrea Maria Schenkel

Finsterau

Hermann Müller

Afra

Johann

Afra

Extrait de la déposition de Hermann Irgang, policier à la retraite, dix-huit ans après les faits

Afra

Johann

Extrait de la déposition de Hermann Irgang, policier à la retraite, dix-huit ans après les faits

Johann

Oberpfälzer Tagblatt du samedi 26 juillet 1947

Afra

Theres

Le médecin

Extrait de la déposition de Josef Weinzierl, alors policier stagiaire, dix-huit ans après les faits

Johann

Extrait de la déposition du commissaire à la retraite Ludwig Pfeiderer, dix-huit ans après les faits

Theres

Extrait de la déposition de Hermann Irgang, policier à la retraite, dix-huit ans après les faits

Le procureur Augustin

Johann

Extrait de la déposition du procureur Augustin, dix-huit ans après les faits

Matthias Karrer

Theres

Johann

Afra

Extrait de la déposition de Matthias Karrer, marchand ambulant et affûteur, dix-huit ans après les faits

Hetsch

Afra

Extrait de la déposition de Matthias Karrer, marchand ambulant et affûteur, dix-huit ans après les faits

Wackes